A Monsieur menard
secretaire de la société
de médecine

DES SPÉCIFIQUES *EN MÉDECINE.*

DES SPÉCIFIQUES EN MÉDECINE,

PAR M. GASTELLIER,

Docteur en Médecine, Avocat au Parlement, Médecin ordinaire de S. A. S. Monſeigneur le Duc d'Orléans, Maire de la Ville de Montargis, Médecin des Hôpitaux & des Priſons de cette Ville, Employé pour les maladies épidémiques & épizootiques de la Province, Aſſocié régnicole de la Société royale de Médecine de Paris, Aſſocié correſpondant de l'Académie des Sciences, Arts & Belles Lettres de Dijon, Aſſocié non réſident de la Société royale d'Agriculture d'Orléans, &c.

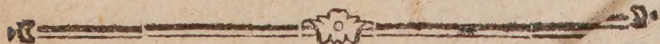
Liberam profiteor Médicinam, nec abantiquis ſum, nec à novis : utroſque ubi veritatem colunt, ſequor ; magni facio ſæpius repetitam experientiam.

Klein, præfat. lib. interp. Chin.



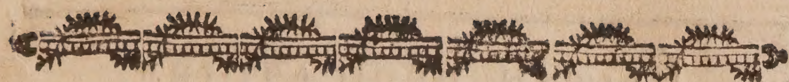
A PARIS,

Chez DIDOT, Imp. de MONSIEUR, & Libraire, Quai des Auguſtins.



M. DCC. LXXXIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE.



A MONSIEUR
FRANKLIN,

Ministre Plénipotentiaire des États-Unis de l'Amérique Septentrionale à la Cour de France, Docteur ès Loix, Président de la Société de Philadelphie; de la Société royale de Londres, de l'Académie royale des Sciences de Paris, de la Société royale de Médecine de la même Ville, &c. &c.

MONSIEUR,

EN me permettant d'orner de votre Nom le frontispice du Mémoire que je donne au Public, c'est me rassurer sur le sort de mon Ouvrage. Ce foible

précis de mon journal, fruit de vingt années d'expérience, n'auroit peut-être pu, ſans cet ornement, ſoutenir le grand jour auquel je l'expoſe. Si l'indulgence de quelques Maîtres de l'Art, de quelques Génies obſervateurs l'eut accueilli, ne pouvoit-il pas être en butte aux traits de l'ignorance & des préjugés? Mais, Monſieur, lorſque je trouve en votre ſuffrage l'égide de la ſaine doctrine, de la philoſophie & du patriotiſme le plus éclairé; qu'aurai-je à craindre? ou plutôt que ne dois-je pas eſpérer? Oui, Monſieur, je me glorifie de ce que vous avez bien voulu m'ouvrir la carrière de l'immortalité, en agréant cette dédicace. Si les bornes de mes talens ſembloient me retenir bien en-deçà de cette noble & brillante carrière, au moins la poſtérité me par-

donnera-t-elle d'y paroître ſous vos auſpices, & me ſaura-t-elle gré d'avoir oſé vous offrir un hommage que les Savans des deux hémiſphères s'empreſſent à vous rendre.

J'ai l'honneur d'être très-reſpectueuſement,

MONSIEUR,

Votre très-humble,
très-obéiſſant ſerviteur,
GASTELLIER, D. M.

ERRATA.

PAGE 2, *lig.* 5, refpectés, *lif.* refpectées.
Pag. 5, *lig.* 20, aftraindre, *lif.* aftreindre.
Pag. 8, *lig.* 2, immédiates; *lif.* immédiates,
Idem. lig. 9, entierement, *lif.* entierement;
Pag. 14, *lig.* 2, elle, *lif.* elles.
Pag. 18, *lig.* 15, lequel. *lif.* lefquels.
Pag. 25, *note*, *lig.* 4, cent, *lif.* cents.
Pag. 40; *lig.* 20, diffolution de, *lif.* diffolution,
Pag. 54, *lig.* 9, individuelles *lif.* individuelle,
Pag. 61, *lig.* 20, tempérament, *lif.* tempéramens.
Pag. 62, premiere *lig.* *ôtez* que.
Pag. 67, *lig.* 8, s'il, *lif.* il.
Pag. 70, lig. 7, grandes, *lif.* grands.
Pag. 79, *l.* 4, antifpamodiques, *l.* anti-fpafmodiques.
Idem. lig. 17, Prince *Dombes*, *lif.* de *Dombes.*
Pag. 80, *note*, *morbis*, lif. *morbus.*
Pag. 85, *lig.* 6, diminuée, *lif.* diminuée; torrefiée,
Pag. 99, *lig.* 11, mais en affez, *lif.* mais prife en.
Pag. 100, *lig.* 10, le, *lif.* les.
Pag. 101, *lig.* 5, tanafie, *lif.* tanaifie.
Idem. lig. 6, fordium, *lif.* fcordium.
Pag. 106, *lig.* 12, ces, *lif.* des.
Pag. 112, *lig.* 2, maladie, *lif.* maladie;
Idem. lig 5, fpécifiques. *lif.* fpécifiqnes!
Pag. 115, lig. 15, d'efpece, *lif* d'efpeces.
Pag. 119, *lig.* 17, d'*Hyppocrate*, lif. d'*Hippocrate*,
Pag. 124, premiere *lig.* *prometto*, lif. *promitto.*
Pag. 139, *lig.* 3, Il faut, *lif.* On doit.
Pag. 140, *lig.* 8, préfent; *lif.* préfent.
Pag. 144, *lig.* 19, conftante, *lif.* concluante.
Pag. 150, *l.* 16, lui fis avaler, *l* lui en fis avaler un.
Pag. 154, *lig.* 5, fes fenêtres, fes, *l.* les fenêtres, les.

INTRODUCTION.

La Nature eſt le ſeul guide qu'il faut conſulter dans la pratique de la Médecine, elle eſt le ſeul maître incapable de nous tromper : voilà ce qui a déja été dit bien des fois, & ce que l'on ne ſauroit encore repéter trop ſouvent ; parce qu'il eſt évident que nous ne nous habituons pas d'aſſez bonne heure à entendre le langage de la nature, & que, quoiqu'elle ne manque jamais de nous parler d'une maniere plus ou moins énergique, ou de nous manifeſter ſes effets d'une maniere plus ou moins ſenſible, nous ſommes preſque toujours ſourds à ſa voix, ou incapables, à raiſon de notre inattention, ou de nos préjugés, de faire de bonnes obſervations : delà une infinité d'opinions erronées, d'erreurs même qui ſe perpétuent de gé-

nérations en générations, & qui, ayant pris naiſſance dans le cerveau de ceux qui nous ont précédé dans la même carriere, ont été le plus ſouvent reſpectés à cauſe du grand nom de leurs Auteurs, & cela ſans qu'on ſe ſoit donné la peine de les examiner, de les approfondir, enfin de les ſoumettre au creuſet de l'expérience. Eſt-ce donc par des autorités qu'un Médecin ſage doit ſe laiſſer convaincre? N'a-t-il pas une bouſſole beaucoup plus ſûre pour exercer ſa profeſſion avec ſuccès? ou pour mieux dire, les autorités non fondées ſur l'unique baſe qui pourroit & avec raiſon les faire reſpecter, ne ſont-elles pas plutôt capables de l'égarer que de le conduire dans le bon chemin?

D'après ce court préambule, il eſt facile de préſumer quelle ſera notre

maniere de procéder dans ce Mémoire. Plus son objet est intéressant, & plus nous nous croyons obligé de n'y rien avancer sur la foi d'autrui. Dirons-nous donc qu'il y a des remedes spécifiques, ou qu'il n'y en a pas qu'on puisse décorer de ce nom? il nous semble que pour décider cette question, il faut commencer par jetter un coup d'œil sur la constitution physique de l'homme, sur les causes de ses maladies & sur la nature des substances propres à les combattre.

Mais nous voilà arrêtés dès les premiers pas; nous ne voyons d'un côté que des connoissances très-bornées & de l'autre qu'erreur & incertitude. En effet, qu'est-ce que la constitution physique de l'homme? Elle résulte non-seulement des différentes parties qui le composent, mais encore des différentes

fonctions exercées par ces parties & qui font néceffaires à fon exiftence. A l'égard des premieres, nous fommes bien au fait de leur fituation ref-pective, mais, malgré les veilles & les travaux des Anatomiftes, nous ne fommes pas également inftruits de leur ftructure; il en faut dire autant des fonctions auxquelles chacun de nos organes eft deftiné: nous voyons clairement que la bile fe filtre dans le foye, l'urine dans les reins, &c. mais comment fe font ces fécrétions? quel eft le méchanifme qu'employe la nature pour les féparer d'une maniere uniforme & conftante? La multiciplité des fiftêmes qu'ont imaginé les Phyfiologiftes pour en rendre raifon, eft la preuve évidente de notre ignorance fur ce point.

Si nous confidérons les fluides du

corps humain, nous ſommes bien ſûrs que le ſang eſt la ſource féconde d'où émanent toutes les autres liqueurs filtrées dans les différentes ſécrétions; mais quels ſont les principes conſtitutifs de ces liqueurs & du ſang lui même? C'eſt ce qu'on ne peut aſſigner au juſte. Les Chimiſtes, dont les travaux ont eu un certain ſuccès dans l'analyſe des ſubſtances tirées du regne végétal & du regne minéral, n'ont encore fait que fort peu de progrès dans le regne animal; enſorte qu'une grande partie de ce qui le concerne eſt environnée de ténébres qu'on n'a pas encore pu diſſiper. Cependant au milieu de cette obſcurité, nous obtenons quelques données certaines, que nous devons aux obſervations des Phyſiciens, & qui, quand nous ſaurons nous y aſtraindre, ſuffiront

pour nous faire tirer de justes conséquences touchant l'économie animale. C'est ainsi que nous connoissons la connexion des différentes parties du corps, leurs rapports, même entre celles qui sont le plus éloignées les unes des autres, & certaines sympathies établies par la communication des nerfs, lesquelles nous aident à expliquer quelques phénomenes qui se manifestent dans les maladies, & à appliquer plus surement les remedes.

C'est ainsi que nous voyons que les différens organes, destinés chez tous les individus aux mêmes fonctions, les exercent cependant avec plus ou moins d'énergie; que les différentes humeurs ne se ressemblent pas chez tous à raison de leur quantité, de leur consistence, & de la maniere plus ou moins prompte

avec laquelle elles circulent; enfin que la fibre, qui entre dans la composition de toutes les parties solides du corps, varie aussi à raison de sa tension, ensorte qu'elle est plus lâche chez ceux-ci & plus roide chez ceux-là : toutes circonstances qui donnent origine aux différens tempéramens, dont les nuances sont infiniment multipliées, de l'aveu même de tous les Physiologistes, quoiqu'ils n'en aient désigné que quatre principaux.

Tout ce qui a rapport à l'économie animale troublée, tenant nécessairement à ce qui concerne l'économie animale bien réglée, il s'en suit que nos connoissances étant limitées sur ce point, ne doivent être ni plus étendues ni plus certaines à l'égard de l'autre. En effet rien de plus difficile qu'une bonne aitio-

logie des maladies. Premierement quant à leurs causes prochaines & immédiates; nous les ignorons presqu'entierement, & c'est cette ignorance qui a fait naître les diverses opinions des Médecins, qui ont attribué exclusivement les maladies ou à la bile, ou à un acide prédominant, ou à la pituite, ou à une matiere æthérée & subtile. Ces opinions sont tout-à-fait destituées de preuves, & d'ailleurs on ne peut pas douter qu'elles n'aient fait le plus grand tort, parce qu'en fondant sur elles des indications curatives, on a négligé la seule route capable de conduire sûrement à la guérison des maladies. En effet, que devroit-on penser, dit *Baglivi*, en raisonnant sur l'objet présent, d'un Médecin qui, adoptant cette hypothese, que nonseulement les fievres, mais encore toutes les maladies

ſont dues à la préſence d'un acide, administreroit à large doſe les alcalis volatils dans une fievre produite par l'inſolation ou quelques cauſes ſemblables pour enchaîner cet acide ſuppoſé & le chaſſer par la tranſpiration ? Ce Médecin ne commettroit-il pas l'erreur la plus dangereuſe ? Je ne cite que cet exemple ; mais on ſent aiſément que j'en pourrois citer quantité d'autres, & qui prouveroient ce que j'ai avancé. Cependant dans tous les cas la cauſe prochaine & immédiate, c'eſt-à-dire, celle qui *par elle-même & par ſa préſence cauſe la maladie*, *enſorte que celle-ci ceſſe par ſon abſence*, (car telle eſt ſa définition) échappe à notre connoiſſance. Il eſt vrai que quelquefois cette cauſe ſe découvre aiſément, comme par exemple l'eau dans l'hidropiſie, le calcul dans la néphrétique, le

pus dans l'empyême; car il eſt certain que l'eau ou le calcul ou le pus étant enlevés, chacune de ces maladies ceſſe d'exiſter. Mais, d'un autre côté, il arrive ſouvent, que cet événement heureux n'eſt pas de longue durée, parce qu'il exiſte ordinairement une autre cauſe plus éloignée qui peut favoriſer la régénération de l'eau chez les hidropiques, du calcul chez les néphrétiques, &c. & qui échappe à nos ſpéculation.

Nous ſommes plus heureux relativement aux cauſes diſpoſantes & procatartiques, & c'eſt d'elles que nous devons tirer principalement les indications à remplir dans le traitement des maladies. Mais auſſi, pour les bien diſtinguer, il faut y apporter la plus ſérieuſe attention, & la plus grande ſagacité,

par ce que ces cauſes varient à l'infini, & que, faute de ſaiſir les véritables, on riſque de commettre les erreurs les plus funeſtes. En effet, la cauſe procatartique conſiſte tantôt dans les paſſions violentes de l'ame, tantôt dans l'air qu'on reſpire & dans les alimens dont on ſe nourrit; ou dans quelque exercice immodéré, ou dans un trop grand repos, ou enfin dans l'abus des choſes non naturelles externes par leſquelles nos fonctions peuvent être altérées, & qui ont encore une action plus ou moins directe relativement à la diſpoſition du ſujet, à ſon tempérammment chaud, froid, ſec ou humide, à ſes humeurs ſaines ou déja altérées par quelque vice qui y exiſtoit antécédemment: voilà ce que le Médecin a à démêler pour varier ſes moyens en

conſéquence & employer ceux qui ſont les plus convenables.

Concluons donc que parmi les cauſes des maladies, les unes échappant à nos ſens, nous ſont preſqu'abſolument inconnues; & que nous ne pouvons venir à bout de ſaiſir les autres, qu'en obſervant, avecla plus ſcrupuleuſe exactitude, les phénomènes qui précedent les maladies & ceux qui les accompagnent.

A l'égard des ſubſtances que nous fourniſſent les trois regnes de la nature, pour combattre ces maladies, il ne faut pas toujours s'en rapporter à l'analyſe chimique pour acquérir la connoiſſance des vertus de ces différentes ſubſtances qui peuvent ſervir de médicament, ce moyen eſt très-infidele, il développe ſouvent des principes qui n'exiſtent pas, quoique cependant il

nous en faſſe connoître de vraiment conſtitutifs. Mais cette connoiſſance acquiſe nous autoriſe-t-elle à conclure que tel mixte a telle vertu ? non ſans doute. Il y a plus, nous connoîtrions exactement les différens principes qu'on peut retirer du quinquina, par exemple, que nous ne ſerions pas plus fondés à prononcer qu'il a la propriété de guérir les fievres intermittentes ; d'ailleurs ſi par le feu l'on vient à bout de changer la texture d'un mixte & de détruire la liaiſon & l'enchaînement des ſubſtances qui compoſent ce mixte, croit-on nos organes auſſi puiſſants & auſſi actifs que le feu pour produire ce qui n'eſt dû qu'à ſa violence ? Il n'y a que les ſeules parties d'un mixte, d'une plante, par exemple, différemment modifiée, qui ſoient dépoſitaires de ſa

vertu ; quoique exactement divisées, elle retiennent encore la nature du tout ; car après avoir parcouru les dernieres voies de la circulation & avoir été long-temps exposées à l'action des solides, elles se font reconnoître par l'odeur & la couleur qu'elles donnent. Elles agissent donc sur les solides & sur les fluides du corps humain, d'une façon dont la fermentation ne peut absolument rendre raison. Leur action obéit aux loix constantes de la méchanique, auxquelles la fermentation elle-même & tout ce qui se meut dans la nature sont assujettis. Je suis donc bien éloigné de croire que la chimie, malgré son état de splendeur actuel, puisse jamais servir à faire porter un jugement décisif sur les différentes vertus des médicamens ; ses produits dans l'analyse des substan-

ces ne nous font nullement connoître les propriétés caractéristiques & distinctives des corps. L'eau ou le phlegme, les parties acides, les huiles & les sels qu'on extrait de tous, ou de presque tous les végétaux; les extraits gommeux & résineux ou mélangés confondent toutes les especes du regne végétal, & il seroit impossible, en parlant de ces connoissances, d'assigner au quinquina une vertu fébrifuge; au raisin d'ours, une vertu anti-néphrétique; à l'elléborre, une vertu sternutatoire; au nerprun, la qualité purgative; à l'arnica, une efficacité particuliere dans les chûtes & les contusions; à l'opium, les effets soporifiques; au bois de gayac, les effets sudorifiques, &c. C'est avec raison que *Juncker*, disciple de *Stalh*, & Médecin comme lui, a dit : *chemiæ*

uſus in medicina fere nullus. D'ailleurs quand même la chimie nous inſtruiroit plus particuliérement ſur la nature des parties intégrantes d'un mixte, nous n'aurions nullement ſujet de rien conclure ſur ſon action. Nous ne connoiſſons pas aſſez les loix de l'économie animale, le corps humain eſt compoſé d'une quantité ſi prodigieuſe de nerfs, que *Sidenham* le conſidere comme en formant la majeure partie: *Animantium animalium omnes partes*, dit *Hipp.* En effet, tous ſes organes ſont doués de ſenſibilité, en cela fort différens des uſtenſiles des laboratoires; & ces opérations ignorées ne nous ſont connues, qu'autant qu'il le faut pour juger qu'elles n'ont rien de commun avec la diſtilation, l'incinération & la criſtaliſation. Le ſel d'abſynthe n'offre au Chimiſte le plus

plus éclairé, & quoiqu'il le tourmente de toutes les manieres, aucune différence essentielle d'avec celui de chardon bénit. L'art ne peut tirer de la thérébentine, ni des asperges les principes odorans qui imprégnent l'urine des personnes qui en font usage; & il sera éternellement impossible à la chimie d'expliquer d'une façon satisfaisante pourquoi la garance teint les os des jeunes animaux en rouge & non pas la peau, la graisse & les cartilages; pourquoi la betterave ne produit pas le même effet; pourquoi les végétaux verds ni les carottes ne leur communiquent pas leurs couleurs respectives.

C'est donc à l'observation à prononcer sur la nature & la vertu de tels ou tels médicamens; oui sans doute, mais souvent avec aussi peu de succès, en

ce qu'encore une fois, on ne connoît pas aſſez les différens principes des humeurs animales & ceux de tous les mixtes qui doivent ſe mêler avec elles comme remédes. D'ailleurs cette obſervation eſt-elle toujours faite avec ſoin & avec les précautions néceſſaires? L'obſervateur n'eſt-il pas le plus ſouvent prévenu d'une opinion qu'il s'attache à vérifier, à conſtater, plutôt qu'il ne cherche à connoître le vrai? Accorde-t-il dans ſes obſervations, ce qu'il faut aux circonſtances, aux conſtitutions, à l'idioſyncraſie des malades ſur lequel il les fait? a-t-il toujours la conſtance & la patience néceſſaires pour ne rien décider ſans connoiſſance de cauſe? eſt-il toujours aſſez éclairé, aſſez attentif pour ſaiſir le vrai & le diſtinguer du faux? a-t-il aſſez de ſa-

gacité pour juger la véritable action du remède & la distinguer d'avec ce qui lui est étranger ? a-t-il assez de perspicacité pour juger toutes les constitutions physiques ? est-il toujours capable de discerner l'opération complette & libre d'un médicament, d'avec celle qui est altérée ou dérangée par des obstacles naturels ? Il n'est pas toujours vrai qu'un remède soit innocent & sans effet, parce qu'il ne produit aucun changement sensible dans un certain cas donné. Il n'est pas plus vrai qu'un remède soit héroïque dans telle maladie, parce qu'il a chez tel individu guéri cette maladie ; il n'est pas plus vrai enfin que tel remède soit contraire & funeste dans telle maladie, parce qu'il a produit des effets contraires à ceux que l'on attendoit chez tel indi-

vidu ; le remede peut être bien comme mal choisi , il peut avoir été donné dans des circonstances favorables ou à contretemps ; son activité peut avoir été favorisée , détruite , limitée ou variée par les causes de la maladie, &c. Enfin tout cela dépend d'une foule de combinaisons & de circonstances qui se trouvent dans l'individu qui doit recevoir , & dans le mixte qui doit être reçu.

D'après ces réflexions , que pensera-t-on de ces remedes, tant préconisés, qui , sous différentes dénominations , tendent au même but imaginaire, étant destinés à détruire indistinctement tous les maux auxquels la condition humaine nous rend sujets, ou à attaquer avec succès le même mal chez tous les individus. S'il est quelque chose de plus

étonnant que la hardiesse avec laquelle les Auteurs les célebrent & les administrent, c'est la crédulité des personnes qui les adoptent & la sécurité avec laquelle elles osent en faire usage. Il est incontestable que pour appliquer sûrement les remedes, il faut avoir égard à une infinité de circonstances, & c'est la conséquence de ce qui précede, que ces remedes doivent être variés dans les mêmes maux, selon que le sujet est disposé de telle ou telle maniere; qu'il est malheureusement des maladies, qui, parce qu'on n'est pas encore instruit sur l'économie animale, se terminent toujours par la mort de ceux qu'elles attaquent (*): & cependant on voit de

(*) *Non credunt posse eum scire quomodo morbos curare conveniat, qui undé sint ignoret.* Præfat. ant. corn. Celsi.

tous côtés des hommes ignorans, qui n'ont pas seulement effleuré les connoissances acquises, qui n'ont pas la moindre idée ni de la nature des maux qu'ils prétendent guérir, ni de celle des substances qu'ils emploient, qui ont souvent exercé des métiers vils, & dont l'esprit n'a jamais été disposé par une éducation cultivée à faire usage de ses facultés; on voit, dis-je, ces hommes éxercer impunément un art, où il faut continuellement raisonner & tirer des conséquences justes des principes connus& établis, vanter par-tout leurs prétendus secrets & parvenir à se faire croire. Ce fléau, car c'est le nom qu'il faut donner à cette espece de gens, a probablement sa source dans la passion immodérée que tous les humains ont pour la vie, & qui fait qu'ils saisissent

avidement tous les moyens qui leur ſont offerts pour la conſerver, ſans ſe donner le temps ou la peine de ſe livrer à un examen qui les convaincroit bientôt de leur erreur. Ce qui pourroit prouver cela, c'eſt que le charlataniſme a eu lieu dans tous les temps, il en eſt fait mention dans les Hiſtoires des Peuples anciens. Les noms des principaux Charlatans d'Athènes & de Rome ſont même parvenus juſqu'à nous, & nous avancerons, peut-être avec fondement, que ce fut des Charlatans & non pas de véritables Médecins que Rome chaſſa de ſon ſein. Un Auteur contemporain (*) a dit, que quand les bons Médecins ne peuvent pas faire autant de bien que les Charlatans de mal, il y

(*) Tiſſot.

a un avantage réel à n'avoir ni les uns ni les autres. Ne feroit-ce pas auſſi d'après ce principe que les Romains ſe ſont conduits ? On a d'autant plus lieu de le croire, qu'ils étoient vraiment accoutumés à peſer dans une juſte balance le bien & le mal ; ayant donc enviſagé les inconvéniens terribles auxquels étoient expoſés les Citoyens par la foule des Charlatans, ils auront mieux aimé les expoſer à des maux moindres en les privant tout-à-fait de leurs miniſtres de ſanté, que de les laiſſer en proie à de plus grands, faute par eux de faire une juſte diſtinction entre les vrais Médecins & les Charlatans, en beaucoup plus grand nombre, qui les aſſiégeoient. Ce fait, s'il éxiſte (*), &

(*) Pluſieurs célebres Médecins le conteſtent; entr'autres M. *Richter*, Conſeiller aulique & Méde-

que j'ai été bien-aiſe de rappeller ici, parce qu'on en abuſe ſouvent, loin donc de tourner au déſavantage des Médecins, prouveroit au contraire que les Chefs de Rome ont redouté les ſuites terribles du charlataniſme trop répandu, & ont jugé qu'elles n'étoient pas contre-balancées par l'utilité que quelques hommes vraiment inſtruits pouvoient procurer.

Mais ſans parler davantage des Empiriques & de leurs ſecrets, n'eſt-il pas cependant quelques remedes réellement dignes du nom de ſpécifiques ? C'eſt ce que nous allons examiner.

cin du Roi d'Angleterre, vient de prouver dans une diſſertation qui a pour titre; *de priſcâ Româ in Médicos ſuos haud iniquâ*, qu'il eſt faux que les Romains ayent été ſix cent ans ſans Médecins, il démontre même que leur prétendu exil n'eſt qu'une fable forgée par *Corneille-Agrippa* d'après un paſſage de *Pline* mal entendu.

Le mot *ſpécifique*, *ſpecificus nominatim deſignans*, vient du latin ; il ſignifie propre, particulier, ſingulier ſpécifique. On dit c'eſt une choſe ſpé, cifique ; la péſanteur ſpécifique d'un corps, c'eſt-à-dire, la péſanteur qui ne convient qu'à ce corps, à l'excluſion de tout autre.

Spécifique *ſingularis unus*, eſt un mot ſubſtantif qui, dans l'acception médicinale, & dans le ſens le plus ſtrict, exprime, déſigne un reméde propre à une maladie particulière. On dit tous les jours d'un reméde qui guérit une maladie, qu'il eſt un ſpécifique admirable, éprouvé dans cette maladie. On entend donc communément, ou on doit entendre effectivement par ſpécifique, un reméde qui eſt ſpécialement propre à une maladie particuliere, qui a la propriété de la guérir, & qui ne

guérit que celle-là, quoique cependant il puiſſe être de quelque utilité à d'autres. Le Mercure, par exemple, eſt conſidéré comme un ſpécifique par excellence dans les maladies vénériennes, & il eſt employé avec avantage dans les maladies pſoriques, vermineuſes, dans l'hydrophobie, &c.

D'après la définition du mot ſpécifique, il ſeroit facile de ne pas laiſſer long-temps inſoluble la queſtion qui eſt l'objet de ce Mémoire; une ſimple négative ſuffiroit pour en donner toute la ſolution. Je vais appuyer & fortifier mon aſſertion ſur la non-éxiſtence des ſpécifiques, & même ſur l'impoſſibilité phyſique qu'il y en ait, par les preuves les moins équivoques, & que je tirerai autant de la phyſique que de l'expérience & de l'obſervation même. En

effet, un ſpécifique, dans le ſens ſtrict, eſt un reméde qui doit guérir la même maladie chez tous les individus, dans tous les temps, dans toutes les circonſtances & par tous les lieux.

Ce foible Eſſai ſera diviſé en deux parties, la premiere ſera théorique & l'autre pratique.



DES SPÉCIFIQUES *EN MÉDECINE.*

PREMIERE PARTIE.

L'UNIVERS eſt un compoſé d'une infinité de matieres qui ont une action reſpective les unes ſur les autres ; elles gravitent vers un centre, elles ſe heurtent, elles peſent les unes ſur les autres, elles ſe rencontrent, elles ſont attirées ou repouſſées, elles ſe combi-

nent, ſe ſéparent; enfin elles agiſſent & ſe meuvent de différentes maniéres, ſuivant l'eſſence & l'énergie propres à chacun de leur genre & à chacune de leur combinaiſon. L'éxiſtence de la matiére ſuppoſe des propriétés qui exiſtent en elle; dès quelle a des propriétés, ſes façons d'agir doivent néceſſairement découler de ſa façon d'être. Dès qu'un corps a de la péſanteur il doit tomber, dès qu'il tombe, il doit frapper les corps qu'il rencontre dans ſa chûte; dès qu'il eſt dur & ſolide, il doit, en raiſon de ſa propre dureté, communiquer du mouvement aux corps qu'il va heurter; dès qu'il a de l'analogie & de l'affinité avec lui, il doit s'y unir; dès qu'il n'a point d'analogie, il doit être repouſſé, &c. *Deſcartes* ne demandoit que de la matiére & du mouvement pour

faire, pour créer un monde; une matiére variée lui suffisoit, les mouvemens divers étoient des suites de son existence, de son essence, de ses propriétés; ses différentes façons d'agir sont des suites nécessaires de ses différentes façons d'être. Ainsi dès que la matiére éxiste, elle doit agir diversement; le mouvement est un mode qu'elle tient en même temps que son existence & qui y est inhérent.

Les matiéres donc sont d'essences différentes, douées des propriétés qui les distinguent entre elles, formant des combinaisons diverses. Ce seroit une erreur des plus grossiéres de croire que tous les corps sont composés d'une même matiére homogène & dont les parties ne différent entre elles que par leurs différentes modifications. Ils sont

tous composés de quatre parties primordiales qui différent par conséquent les unes des autres, & c'est ce qui fait qu'il n'y a point d'individus, je ne dis pas d'une même classe, mais de même espéce qui se ressemblent exactement. Deux grains de sable ne sont pas strictement égaux, deux feuilles d'arbres ne sont jamais parfaitement semblables, & cela doit être ainsi. La seule différence du site doit nécessairement entraîner une diversité plus ou moins sensible, non seulement dans les modifications, mais encore dans l'essence, dans les propriétés, dans le systême entier des êtres.

Les élémens ou matiéres primordiales dont tous les mixtes sont composés, ne sont point du tout de même nature & ne peuvent par conséquent avoir ni

les mêmes propriétés, ni les mêmes modifications, ni les mêmes façons de se mouvoir & d'agir ; leur activité ou leurs mouvemens déjà différens, se diversifient encore à l'infini, augmentent ou diminuent, s'accélerent ou se retardent en raison des combinaisons, des proportions, des poids, de la densité, du volume, & des matieres qui entrent dans leur composition. L'élément du feu est visiblement plus actif & plus mobile que l'élément de la terre. Celle-ci est plus solide & plus pesante que le feu, que l'air, que l'eau ; suivant la quantité de ces élémens qui entrent dans la combinaison des corps, ceux-ci doivent agir diversement, & leurs mouvemens doivent être en quelque raison composés des élémens dont ils sont formés. Le feu élémentaire

ſemble être dans la nature le principe de l'activité ; il eſt, pour ainſi dire, un levain fécond qui met en fermentation la maſſe & qui lui donne la vie. La terre paroît être le principe de la ſolidité des corps par ſon impénétrabilité, ou par la forte liaiſon dont ſes parties ſont ſuſceptibles. L'eau eſt un véhicule propre à favoriſer la combinaiſon des corps, dans leſquels elle entre elle-même comme partie conſtitutive. Enfin, l'air eſt un fluide qui fournit aux autres élémens l'eſpace néceſſaire pour exercer leurs mouvemens, & qui de plus ſe trouve propre à ſe combiner avec eux. Les élémens ne ſont jamais iſolés & purs, ils ſeroient dangereux & des plus funeſtes s'ils l'étoient ; mais ils ſe mêlent enſemble, ils ſe combinent à l'infini, ils ſont toujours en action,

ils agiſſent & reagiſſent, s'attirent & ſe repouſſent, ils ſont alternativement cauſe & effet; ils concourent également à notre deſtruction & à notre diſſolution comme à notre formation & à notre conſervation. Il faut conſidérer l'univers comme un tout dont les parties qui le compoſent ſont arrangées, modifiées & miſes en action pour concourir à l'avantage de ce tout, & chacune de ſes parties a un mouvement, une direction, uue tendance, une maniere d'être & d'agir; enfin, des loix qui leur ſont propres, mais qui ne s'exécutent jamais ſuivant l'ordre qui leur eſt imprimé par la nature à raiſon de leur multiplicité & de leur chocs continuels. Un exemple peut ſervir à éclaircir ce que j'explique peut-être mal. Il eſt de la loi des mouvemens, par exemple, qu'un corps

une fois mis en action ne doit jamais s'arrêter, & cependant cela arrive toujours, parce que ce corps rencontre d'autres corps auxquels il transmet, il communique une portion de son mouvement ; & ce qu'il donne est en pure perte pour lui, ensorte que par une suite de frottemens multipliés il est forcé de s'arrêter. La machine animale est comme le cercle qui n'a ni commencement ni fin, un ressort prête son action à l'autre qui lui doit son mouvement, leur union conspire a former d'autres machines qui deviennent leur mobile ; enfin, tous les ressorts réunissent leurs mouvemens dans chaque ressort, & chaque ressort partage aux autres son action & ses productions. Le cerveau, par exemple, n'agit que par l'impulsion du cœur *& vice*

verſa, le cœur n'agit que par l'impulſion du cerveau. Ces deux machines, miſes une fois en mouvement, réuniſſent leur méchanique pour former la reſpiration qui à ſon tour ſoutient leur action; les fluides qui traverſent nos vaiſſeaux ſont préparés par ces trois forces mouvantes, & les parties de ces fluides préparés animent le cerveau, donnent au cœur tous ſes mouvemens, & font marcher la reſpiration; c'eſt ainſi que toutes les parties ſe communiquent leur action, qu'elles s'appuyent & ſe ſoutiennent. Cette machine fort compliquée, & qui eſt un chef-d'œuvre d'hydraulique, eſt ſujette aux frottemens des différens corps de toute eſpece, aux viciſſitudes des ſaiſons, à l'influence de l'air, &c.; & comme toutes les machines qui ſortent de la main

des hommes, elle ſubit la loi rigoureuſe du tems.

Les animaux, après avoir été développés dans la matrice, qui convient aux élémens de leur machine, s'accroiſſent, ſe fortifient, acquierent de nouvelles propriétés, une nouvelle énergie, de nouvelles facultés, ſoit en ſe nourriſſant de plantes analogues à leur être, ſoit en dévorant d'autres animaux dont la ſubſtance ſe trouve propre à les conſerver, c'eſt-à-dire, à réparer la déperdition continuelle de quelques parties de leur propre ſubſtance, qui s'en dégagent à chaque inſtant. Les mêmes animaux ſe nourriſſent, ſe conſervent, s'accroiſſent & ſe fortifient à l'aide de l'air, de l'eau, de la terre & du feu. Privés de l'air ou de ce fluide qui les environne, qui les preſſe, qui les

pénétre, qui leur donne du reſſort, ils ceſſeroient bientôt de vivre. L'eau combinée avec cet air entre dans tout leur méchaniſme, dont elle facilite le jeu. La terre ſert de baſe en donnant la ſolidité à leur tiſſu ; elle eſt chariée par l'air & l'eau qui la portent aux parties du corps, avec leſquelles elle peut ſe combiner. Enfin, le feu lui-même, déguiſé ſous une infinité de formes & d'enveloppes, eſt continuellement reçu dans l'animal, lui procure la chaleur & la vie, & le rend propre à éxercer ſes fonctions. Les alimens chargés de tous ces divers principes, en entrant dans l'eſtomac, raniment la circulation du ſang, rétabliſſent le cours des eſprits animaux, & remontent, en raiſon de leur propre activité, & des élémens qui les compoſent, la machine qui com-

mençoit à languir & à s'affaiſſer par les pertes qu'elle avoit faites. D'où il eſt clair que les parties primordiales de la matiere, diverſement combinées, ſont, à l'aide du mouvement, continuellement aſſemblées & unies à la ſubſtance des animaux, & qu'elles influent ſur leur moral comme ſur leur phyſique d'une maniere déterminée quelconque, & toujours relativement à la maniere & à l'intenſité de leurs combinaiſons; & que de la prédominance ou du défaut de quelques unes de ces parties, il en doit réſulter tel ou tel effet.

Les mêmes élémens, qui ſervent à nourrir, à fortifier, à conſerver l'animal, deviennent, dans une infinité de circonſtances, les principes & les inſtrumens de ſa diſſolution de ſon affoi-

bliſſement & de ſa mort. Ils operent ſa deſtruction lorſqu'ils ne ſont pas dans cette juſte proportion qui les rend propres à maintenir ſon être. C'eſt ainſi que l'eau, devenue trop abondante dans le corps de l'animal, l'énerye, relâche ſes ſolides, diſſout ſes liquides, empêche l'action néceſſaire des autres élémens, & donne lieu aux maladies *a ſeroſa colluvie.* C'eſt ainſi que le feu, admis en trop grande quantité, excite en lui des mouvemens déſordonnés & deſtructifs pour ſa machine; il raréfie ſes liqueurs, en emporte le véhicule, deſſéche & racornit ſes fibres, & donne lieu aux maladies phlogiſtiques; c'eſt ainſi que l'air chargé des *ramenta* des différens corps putrides, des principes méphitiques, ou autres peu analogues à ſa maniere d'être, lui porte des épidé-

mies, des maladies contagieuſes, & ſouvent la mort. Enfin, les alimens modifiés de certaines façons, au lieu de le nourrir, le détruiſent & le conduiſent à ſa perte. Toutes les ſubſtances ne conſervent l'animal qu'autant qu'elles ſont analogues à ſon phyſique ; elles le ruinent lorſqu'elles ne ſont plus dans le juſte équilibre qui les rendoit propres à augmenter & à maintenir ſon exiſtence.

Ce que nous diſons ici des élémens relativement aux animaux, doit également s'appliquer aux végétaux & aux minéraux. En effet, les plantes qui ſervent à nourrir & à réparer les animaux, ſe nourriſſent elles-mêmes de la terre, prennent accroiſſement dans ſon ſein, ſe développent & ſe fortifient à ſes dépens, reçoivent continuellement

dans leur tiſſu, par les racines & les pores, l'eau, l'air & la matiere du feu. Les minéraux nous manifeſtent auſſi la préſence des mêmes élémens qui entrent également dans leur compoſition ; c'eſt de leurs différentes modifications & combinaiſons avec la terre, qui en eſt la baſe, que dépendent leur accroiſſement, leur couleur, leur péſanteur & autres propriétés.

Ces principes une fois poſés, il eſt clair que c'eſt au mouvement continuel, inhérent à la matiere que nous ſommes redevables de toutes les altérations que ſubiſſent tous les êtres ; altérations qui ſont ou nuiſibles ou avantageuſes, & qui ſouvent ſont l'un & l'autre alternativement, ſuivant la diverſité des circonſtances. En effet, tous les êtres different entr'eux d'abord par la variété

des matieres élémentaires qui entrent dans leur composition, & ensuite ils different entr'eux, même ceux de la même espece, par la diversité des combinaisons de ces matieres élémentaires, par leur proportions, leurs modifications, &c. d'où naissent dans les individus, de même genre & de même espece, des façons d'être, d'exister & d'agir infiniment diversifiées. Dans la génération, dans la nutrition, dans la conservation, & même dans la destruction, nous ne voyons jamais que des matieres diversement combinées, qui chacune ont des mouvemens qui leur sont propres, réglés par des loïx fixes & déterminées qui leur font subir des changemens nécessaires. La formation, la croissance & la vie instantanée de tous les êtres ne consistent unique-

ment que dans la présence des diverses matieres qui se combinent, qui s'aggrégent, qui s'accumulent, qui s'étendent & qui forment peu-à-peu des animaux, des végétaux, des minéraux.

C'est de la combinaison & de la disproportion de ces matieres élémentaires que dépendent telle ou telle constitution ou tempérament; je dis de la disproportion, en ce que, si toutes les matieres élémentaires entroient par poids, par mesure & en juste proportion dans la composition du corps, il en résulteroit cet état de parfaite santé, qui est presqu'un être de raison (*), état ce-

(*) *Nec igitur una sanitas est, nec existit sanitas perfecta, seu partium, earum què motuum eximius ordo, qui tantùm metaphisicè concipitur.* . . . . . Bordeu.

pendant ſtrictement expliqué par le mot *tempérament*, & auquel les Phiſiologiſtes ont donné une acception toute oppoſée, en ce qu'ils entendent par ce mot l'excès ou la prédominence de telle ou telle humeur ; delà le tempérament ſanguin, pituiteux, bilieux, &c. En effet, la définition du mot tempérament ſemble annoncer, à raiſon de ſon étymologie *temperare*, une telle union, une telle proportion entre les principes, qu'ils ſe moderent, qu'ils ſe répriment les uns les autres. Cependant quoique cette juſte proporrion n'exiſte point, l'uſage à conſacré ce terme pour exprimer au contraire la ſurabondance des principes qui déterminent un caractere particulier.

Il paroît que la nature ſouffre en tout une certaine latitude, ſans qu'une

chose offre à nos regards une différence remarquable. Les habitans des climats différens à beaucoup d'égards, vivent de la même maniere, & jouissent de la même santé en apparence, quoiqu'il doive y avoir des nuances infinies des uns des autres. Car, au fond, cette uniformité ne peut être qu'apparente; & si l'histoire nous instruit des variétés qu'il y a dans le moral des habitans des régions éloignées les unes des autres, on doit en conclure que le physique varie également, non seulement du nord au midi, mais de province à province, de ville à ville, d'habitation à habitation, & jusque dans le sein d'une même famille; la raison en est simple; c'est que l'air d'un pays, quoique le même, produit des effets différens sur tous ceux qui l'habitent,

& cela ne peut être autrement à raiſon de la diverſité des conſtitutions individuelles. Perſonne n'ignore que tel air eſt bon & avantageux pour telle perſonne, qu'il eſt funeſte & fort inſalubre pour telle autre : tout eſt relatif. Ce que je dis ici de l'air peut également s'appliquer aux alimens & *à fortiori* aux remédes. Les eaux minérales, par exemple, ont guéri telle perſonne de telle maladie, & ne font rien ſouvent, ou même font beaucoup de mal à telle autre perſonne pour le même cas. La vie & la ſanté d'un individu ne ſont & ne peuvent être les mêmes que celles d'un autre individu, l'une & l'autre étant le réſultat de combinaiſons qui varient à l'infini ; quoique l'exécution des mêmes loix phyſiques modifiées, pliées aux circonſtances, produiſe à la fin

fin le même effet, & des phénomenes à-peu-près analogues, & qui ne peuvent avoir d'uniforme que ce qui dépend essentiellement de l'ordre & de ces mêmes loix. L'homme doit être considéré comme une machine isolée qui a ses ressorts, ses mouvemens propres, qui est soumise aux loix générales, mais qui a les siennes particulieres, lesquelles s'exécutent diversement dans les différens individus pour opérer la même action; parce que les nuances des solides, depuis l'extrême tension jusqu'à l'atonie, l'état des liqueurs depuis l'épaississement inflammatoire jusqu'à la dissolution, & leurs différentes altérations donnent lieu à une infinité de modifications diverses, d'individu a individu, & qui n'auroient pas lieu sans cela. Si tous les hommes étoient com-

poſés des mêmes principes, en même quantité, en même proportion & en même rapport, les hommes penſeroient & agiroient tous de la même maniere; les fonctions s'exécuteroient toutes uniformément; le terme de la vie du dernier homme feroit celui du premier; tout feroit alors monotone & dans une juſte égalité : mais cela n'exiſte & ne peut exiſter par les raiſons ci-deſſus détaillées, & qui prouvent que tout dépend de l'organiſation individuelle.

C'eſt dans cette diverſité de nuances dans l'organiſation d'individu à individu qu'il faut chercher la multiplicité diverſifiée de perceptions, de jugemens, d'opinions, de goûts, de mœurs, de conduite, de vigueur & de foibleſſe, de courage & de lâcheté, de hardieſſe & de puſillanimité, de ſenſibilité &

d'apathie. C'eſt le plus ſouvent du caractere phyſique même que dépend le caractere moral. Cet ancien apophthegme *tot capita tot ſenſus*, eſt fondé en raiſon & ſur ces principes. Il prend, en effet, ſa ſource dans notre propre organiſation. Un Philoſophe de nos jours a prétendu que la diverſité d'opinions tire ſon origine de notre ignorance, & que c'eſt parce que nous ne découvrons pas la vérité que nous diſputons, & que comme des aveugles qui ſe propoſent d'aller au même endroit, nous nous entre-heurtons en chemin. Cela eſt très-vrai, & malheureuſement plus applicable à l'art de guérir qu'à toute autre ſcience; mais il faut remonter à la cauſe premiere : je veux dire, à la diverſité d'organiſation qui eſt plus ou moins délicate, plus ou moins près, plus

ou moins éloignée de la perfection. Supposons, par exemple, cent jeunes gens du même âge, de bonne santé, étudians les mêmes leçons sous les mêmes maîtres, il n'y en aura certainement pas deux dont les perceptions seront les mêmes depuis le premier jusqu'au dernier. Les nuances seront très-marquées & toutes dissemblables : ce que je dis de ce nombre peut s'appliquer à un nombre plus grand & même infini. *Descartes* avoit sans doute cette même maniere de voir lorsqu'il a dit : » Tout le monde a des yeux; mais il y a » voir & voir ». *Plutarque* nous a transmis un trait qui vient à l'appui de mon assertion ; & que voici : » Un certain » homme avoit une antipathie contre » le chant de rossignols qui est incroya» ble, & telle qu'il se levoit toutes les

» nuits pour les chasser à coups de » gaule ou avec des pierres ». Le même Auteur ajoute qu'en récompense il aimoit beaucoup à entendre l'importun croassement des grenouilles. Cet homme étoit sans doute organisé à-peu-près comme un Roi Scythe, qui préféroit le hennissement de son cheval, aux accords les plus touchans d'un excellent joueur de flûte. Je connois un homme qui, quand il entend quelques passages latins, soit à l'Église, soit au Barreau, verse des larmes. Qu'est-ce qui ignore la diversité des goûts, même leur singularité? Je ne dis pas seulement pour les alimens, mais encore pour toutes les choses de pur agrément, & de différente nature. Aussi est-ce delà que nous est venu ce vieil adage, que sur le chapitre des goûts & des couleurs, il ne

faut jamais diſputer; je ne finirois pas ſi je voulois faire l'hiſtoire de toutes les ſympathies & antipathies naturelles que nous avons pour ou contre certains objets : ſympathies & antipathies qui dépendent abſolument de la maniere dont nous ſommes organiſés, & qui établiſſent, par conſéquent, la diverſité des conſtitutions individuelles des tempéramens.

La diverſité des tempéramens eſt véritablement infinie, & telle que je crois qu'il y a autant & peut être plus de tempéramens différens qu'il y a d'individus; j'ajoute le mot *plus*, parce qu'il arrive très ſouvent qu'un homme change de tempérament depuis le premier jour de ſa naiſſance juſqu'au dernier de ſa vie, non-ſeulement, à raiſon des différentes phaſes de l'âge, mais

aussi à cause des maladies qu'il a pu essuyer ; au genre de travail auquel il s'est livré, à l'état de fortune & de misere auquel il a été exposé, au site des lieux qu'il habite, à raison de sa maniere de vivre, de ses passions, de ses chagrins, de l'abus de ses facultés, soit pour le vin, soit pour les femmes ; enfin, à raison d'une infinité de circonstances.

C'est cette diversité de tempérament qui doit fixer l'attention d'un Praticien dans le traitement des maladies, & qui est cause que la même maladie produit des symptômes différens dans les individus ; qu'un même remede ne peut être admis, & que par conséquent, il exige divers moyens curatifs.

Cette prodigieuse variété dans les tempéramens dépend, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'une infinité de cau-

ſes, des diverſes combinaiſons preſqu'innombrables dont les élémens & leurs premiers produits ſont ſuſceptibles, tant par leurs rapports, leurs proportions, que par leurs arrangemens divers; les nuances en ſont ſi multipliées qu'elles ne peuvent être aſſujetties à un examen mathémathique.

Un Médecin donc qui veut ſe conduire avec principes & avec ſuccès, doit, avant de prononcer ſur le caractere de la maladie, ainſi que ſur l'eſpece des moyens curatifs qu'il veut mettre en uſage, doit, dis-je, avoir égard à l'âge, au ſexe, au tempérament, aux mœurs, aux paſſions, à l'état d'aiſance ou de miſere, à la maniere de vivre; & ce qui eſt bien eſſentiel, car *Baglivi* a dit, & avec raiſon, *Non fieri poteſt ut idem ſentiant qui aquam & qui vinum bibe-*

runt; aux climats, au phyſique du pays, au ſite du lieu, aux ſaiſons, à l'état de l'atmoſphere, à l'uſage des ſix choſes non naturelles, aux maladies antérieures, au vice des ſolides & fluides, aux acrimonies particulieres, &c. Ce ſera d'après toutes ces conſidérations qu'il pourra prononcer ſi l'art lui fournit un remede qui puiſſe non-ſeulement convenir à la maladie, à la conſtitution individuelle du malade, mais qui puiſſe remplir à la fois les différentes indications qui ſe préſentent; enfin, s'adapter convenablement à toutes ces circonſtances. Un pareil remede répugne aux ſimples lumieres de la raiſon. En effet, un enfant, par exemple, à qui on préſenteroit les mêmes alimens qu'à un adulte, ſeroit-il en état, je ne dis pas de les digérer, mais ſeulement de leur

faire ſubir la premiere digeſtion ? Un homme de peine ſe trouveroit-il bien de la nourriture de nos délicats, de nos petits-maîtres ? Hé bien, il eſt auſſi abſurde d'imaginer que, dans une maladie quelconque & déterminée, le même remede doit produire le même effet chez les différents individus & dans toutes les phaſes de la maladie; d'ailleurs, pour qu'il y ait des remedes pareils, & que l'on décore ſi gratuitement du nom de ſpécifiques, il faudroit, d'une part, que les principes qui entrent dans la compoſition des différents mixtes que l'on employe comme remedes, fuſſent conſtamment les mêmes, toujours dans une juſte proportion, dans tous les temps, dans tous les lieux, ce qui répugne à l'obſervation. Une même plante, par exemple, donne

des produits différents à raiſon du ſol qui l'a vu naître. La même plante qui croit dans un marais, ſur une montagne, dans une prairie, dans des terres graſſes, dans un terrein ſec & ſabloneux, &c. Cette même plante, dis-je, doit donner & donne en effet des principes qui participent de différens ſucs qu'elle a tiré du ſein de la terre. De l'autre, il faudroit admettre chez tous les individus une homogénéité abſolue dans les humeurs, il faudroit de plus que les principes qui les compoſent fuſſent iſolés, purs enfin & ſans mélange d'aucun autre qui, en les altérant, décompoſe leur nature primordiale: or, toutes ces conditions ne peuvent pas ſe ſuppoſer dans un être ſenſible, dans un corps organiſé & vivant; cela ne pourroit être tout au plus ad-

miſſible que dans le laboratoire d'un chimiſte, où, à volonté, on mêle ou combine différens principes, & de l'union deſquels il réſulte des effets relatifs à la qualité, à la quantité & à la maniere dont on les modifie.

Toutes les fois qu'un corps phyſique eſt appliqué à un autre corps phyſique, il en réſulte un effet quelconque, & qui eſt toujours relatif aux différens principes qui compoſent ces deux corps. C'eſt par cette raiſon que dans un corps vivant les effets ne ſont jamais exactement & phyſiquement ceux que l'on ſe propoſe, parce qu'outre les principes morbifiques, ſur leſquels on veut agir, il y a des humeurs néceſſaires à l'entretien de la vie, & ſur les principes deſquels les remedes agiſſent comme ſur les autres; de là des effets partagés ou

variés à l'infini, de là l'incertitude du pronoſtic & l'eſpérance du médecin en defaut, en ce que les remedes produiſent ſouvent un effet diamétralement opposé à celui qui étoit attendu, & qu'on avoit avancé comme ſûr. (Il n'y a point de Praticien qui n'ait été dans le cas de vérifier par lui même, dans le cours de ſa pratique, le fait que j'avance de bonne foi à la honte du Médecin, & comme l'opprobre de la Médecine). De là la néceſſité de varier les moyens curatifs & de les plier aux circonſtances, de là, enfin, l'impoſſibilité d'admettre des ſpécifiques en médecine.

De tout ce que nous venons d'expoſer il faut conclure; 1°. qu'il n'y a point de tempérament exiſtans dans l'acception reçue par les phyſiologiſtes,

mais que pour me faire entendre, je me servirai de leur langage, & je dirai qu'il y a autant de tempéramens qu'il y a d'individus, qu'ils varient tous (les tempéramens) comme les traits du visage, c'est-à-dire, que chaque être, chaque individu a son tempérament spécifique, une maniere d'être qui lui est particuliere, & enfin, qui n'est propre qu'à lui seul, *sua cuique peculiaris sanitas* (*). 2°. Que ce principe, une fois posé, il n'y a point & il ne peut y avoir de spécifique dans le sens strict, pour les maladies; que l'on peut en

(*) *Sanitatem aut vitam peculiarem quibus homini frui datum est, magis aut minùs à sanitate perfectâ desciscere, secundùm organorum quorumdam vividiorem aut debilem actionem.* Bordeu, differt. an aquit. Miner. ag. morb. Chron.

admettre au plus pour les individus. Je m'explique, un remede quelconque eſt le ſpécifique d'une maladie chez tel individu doué de telle conſtitution & dans telle circonſtance, qui devient un remede inutile, ſouvent même très-nuiſible, chez tel autre dont les circonſtances ſont toutes différentes. Il y a plus, c'eſt qu'un même remede qui paſſe pour ſpécifique dans pluſieurs maladies, n'en guériroit point, ou n'en pouroit guérir qu'une, s'il y en avoit pluſieurs chez le même individu. Le mercure, par exemple, eſt dans ce cas, il paſſe pour le plus puiſſant fondant de la limphe, &, à ce titre, eſt employé avec ſuccès dans les maladies dartreuſes & autres qui ont pour cauſe l'épaiſſiſſement & l'acrimonie de cette liqueur; il eſt adminiſtré comme un des meilleurs anthelmintiques dans les ma-

ladies vermineuſes. Ce demi-métal enfin eſt connu comme le ſeul ſpécifique dans les maladies produites par le vice ſiphilitique. Hé bien, ce remede pourroit guérir les trois à la fois ſans doute, mais auſſi il pourroit n'en guérir qu'une des trois, quoique chez le même ſujet, ce qui ſe voit & s'obſerve tous les jours; & cette variété dépend de la diſpoſition des ſolides & des liqueurs, de la combinaiſon des principes de la maladie, des humeurs animales de l'individu, & de ceux du remede lui-même, enfin de l'organiſation phyſique des ſujets.

Paſſons maintenant à la deuxieme Partie, & prouvons, par l'expérience & par l'obſervation, ce que nous avons avancé ſur la non-exiſtence des ſpécifiques, & examinons auparavant les idées reçues juſqu'à ce jour ſur ces ſortes de remedes.

DEUXIEME



DES SPÉCIFIQUES *EN MÉDECINE.*

SECONDE PARTIE.

L'ART de guérir n'avoit autrefois qu'un très-petit nombre de remedes dont il faisoit usage, aujourd'hui il est si surchargé de moyens curatifs, que la mémoire la plus heureuse ne sauroit en retenir les noms, encore moins les formules, ni le Médecin le plus expérimenté & le plus judicieux, fixer & dé-

terminer le mérite de chacun. *Hippocrate* opéroit les guérisons les plus merveilleuses en administrant les remedes les plus simples & en combinant rarement ensemble différents médicamens. Il savoit choisir les momens, il connoissoit ce qu'il falloit opérer & les moyens qui produiroient les effets desirés ; & ne prétendant pas attribuer à la médecine un pouvoir qu'elle n'a pas, il aimoit mieux rester dans l'inaction tant que la nature sembloit lui suffire à elle-même & écarter les orages qui la menaçoient, que de l'accabler par des secours perfides, & se faire illusion sur une nécessité souvent imaginaire. Cette simplicité dans l'administration des moyens curatifs, ne fut pas de longue durée ; on commença bientôt à introduire l'usage des prétendus spécifiques, des formules chargées

de remedes composés. *Hérophile* fut le premier qui donna dans cet abus scientifique. *Erasistrate* au moins le lui reproche. *Galien*, quoiqu'un de ceux qui suivent de plus près la méthode *d'Hippocrate*, n'a pu se mettre à l'abri des reproches d'une médication trop compliquée; s'il fut entraîné, comme bien d'autres, dans les égaremens des polipharmaques, égaremens qui ne firent que s'accroître par le moyen des illusions de la chymie qui sembloit offrir chaque jour de nouveaux trésors aux adeptes. Les Arabes porterent enfin ce délire à son comble, en adoptant l'idée des antidotes & des spécifiques; ils ne purent résister à la force de l'exemple des Médecins les plus réputés qui faisoient consister tout leur savoir à dresser les formules les plus longues. Guidés par un esprit de

ſyſtême, ils ſe laiſſoient entraîner par une imagination échauffée, au lieu de prendre la nature ſur le fait; auſſi, comme ils ignoroient ſes loix, comment auroient-ils pu connoître ſes beſoins, les ſpécifiques qu'il lui falloit, les maladies auxquelles ils convenoient, le moment où il falloit les placer, enfin, les circonſtances qui avoient pu les favoriſer? Ils n'alloient qu'en tâtonnant & preſcrivoient des médicamens comcompoſés de drogues, dont les unes corrigeoient ou ſecondoient l'activité des autres. La claſſification des remedes devint arbitraire, & l'eſt bien encore aujourd'hui. Il faut être de bonne foi & convenir, à la honte des Médecins, que la métaphyſique de la matiere médicale eſt tout-à-fait ignorée & le ſera encore long-tems, à moins que les Mé-

decins ne reviennent à l'obſervation, & ne renoncent entiérement à ce mêlange de différentes drogues; mêlange auſſi abſurde que dangereux. En effet, de deux choſes l'une, ou les remedes qui entrent en quantité dans une formule ſont ſynonimes pour l'effet, ou ils produiſent chacun un effet qui leur eſt propre: dans le premier cas, une ou deux ſubſtances doivent ſuffire pour remplir l'indication, le tout conſiſte dans la doſe; dans l'autre cas, elles doivent être nuiſibles, en ce que de leur mêlange & de leur combinaiſon il en doit réſulter une efferveſcence, un conflit d'effets qui, en ſe détruiſant reſpectivement, ne vont preſque jamais au but propoſé; il faut varier les remedes, ſans doute, c'eſt-à-dire que le même ne doit pas être adminiſtré dans toutes

les phaſes d'une maladie. Il eſt donc indiſpenſable de reprendre la route abandonnée par tous ces Polypharmaques, & de s'éloigner avec ſoin du labyrinthe où ils ſe ſont jettés; il faut, comme nous l'avons déja dit, ſecouer l'autorité des grandes noms qui en impoſent, ou du moins il faut rectifier l'idée qu'on ſe forme de la cauſe du ſuccès de ces hommes célebres. Et ſi nous voulons employer leurs remedes, apprenons à les placer comme eux, & à juger ſous quel aſpect ils conſidéroient les remedes que l'on décore aujourd'hui du nom de ſpécifique.

On entend par ſpécifique en médecine, les médicamens dont la vertu eſt telle qu'ils ſont plus efficaces contre certaines maladies déterminées, que contre d'autres, enſorte que leurs ver-

tus réunies rempliſſent pluſieurs indications curatives de la même maladie. La rhubarbe, par exemple, mérite la préférence ſur les autres médicamens laxatifs dans la diarrée, en ce que non-ſeulement elle évacue, mais tempere par ſon amertume balſamique les ſucs cauſtiques ; & qu'en ceſſant d'opérer comme purgatif, elle fortifie le ton des inteſtins, trop affoiblis à cauſe des particules légérement aſtringentes qu'elle contient.

On donne à d'autres médicamens le nom de ſpécifiques, » parce qu'une lon-
„ gue expérience a fait connoître la
„ vertu qu'ils ont de produire des effets
„ favorables dans certaines maladies.
„ C'eſt ce qui a fait donner au quin-
„ quina le nom de ſpécifique pour arrê-
„ ter les accès de fievres intermittentes ;

„ à l'opium, pour calmer les douleurs ; „ aux mercuriels, pour guérir les maladies vénériennes ; à l'ipecacuanha, „ pour la dyſenterie. »

Enfin, il y a des ſpécifiques pour déſigner ſeulement » qu'ils ſont plus amis „ que d'autres, des parties qu'attaque „ la maladie, qui leur font principalement reſſentir leurs opérations. „ C'eſt ainſi que les nerfs & les parties „ nerveuſes ſe trouvent bien des remedes empreints d'une huile ſubtile, „ aromatique de bonne odeur, & qui „ ſe trouvent mal des remedes irritans. „ Dans la putridité, l'eſtomac eſt réjoui par les acides qui ſe trouvent „ contraire aux maladies des bronches, „ des poumons. Les cantarides ne font „ point d'impreſſion ſur l'eſtomac, mais „ elles picotent les voies urinaires, les

„ ureteres, la veſſie, & leur cauſent
„ des contractions.

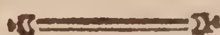
» Voilà les ſpécifiques connus, & la
„ diſtinction qu'en fait M. le Chevalier
„ de *Jaucourt* dans l'Encyclopédie, où
„ il termine cet article en diſant : Voilà
„ dans pluſieurs maladies les remedes
„ choiſis, que l'expérience a fait con-
„ noître pour les plus utiles, & dont la
„ plupart ſont honorés du titre de ſpé-
„ cifiques. Cependant la vertu de tous
„ les médicamens, même les plus van-
„ tés, ne ſont jamais que relatifs ; bor-
„ nés & limités à certaines diſpoſitions
„ & circonſtances, ils demandent tous
„ d'être reglés par une méthode con-
„ venable & par les lumieres d'un ſage
„ Médecin, qui connoiſſe les cauſes de
„ la maladie, le régime, le genre de
„ vie qu'il faut ſuivre pendant l'uſage

„ de ces remedes, la maniere de les „ combiner, & combien de tems il faut „ continuer ».

Cette restriction de la part de M. de *Jaucourt*, détruit & renverse de fond en comble l'existence des prétendus spécifiques qui, en effet, ne sont tels & ne méritent ce titre qu'aux conditions qu'il indique & à une infinité d'autres qu'il obmet: or, comme ces conditions sont exigibles pour tous les individus en général, & pour chacun en particulier, on ne peut plus alors décorer du nom de spécifique un remede qui, chez un individu, guérit une maladie à laquelle il devient funeste chez un autre. Aussi ce Savant finit-il par dire & avec raison: » Nous n'avons donc garde » d'imaginer qu'il y ait des remedes

» qui produiſent toujours un effet
» ſalutaire dans tous les ſujets ; nous
» n'entendons par ſpécifiques, comme
» nous l'avons déja dit, que les reme-
» des connus qui ont généralement
» une faculté particuliere ou ſpéciale
» dans certaines maladies préférable-
» ment à d'autres ». La maniere dont s'explique à ce ſujet M. de *Jaucourt*, pourroit nous diſpenſer d'entrer dans de nouveaux détails. Mais cependant pour fortifier notre maniere de voir, notre aſſertion ſur la non-exiſtence de pareils remedes, il eſt bon que nous ſoumetions à un nouvel examen quelques ſubſtances priſes au haſard, & auxquelles on prodigue fort gratuitement le titre de ſpécifiques, & que nous eſquiſſions auſſi le tableau de quelques maladies, pour juger plus ſainement

ſi il exiſte réellement des ſpécifiques, & ſi les maladies ſont véritablement ſuſceptibles de l'application de pareils remedes.



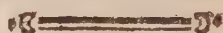
Tout le monde ſait que les médicamens agiſſent ſur nos ſolides & ſur nos fluides, & que ce n'eſt que par cette action concrete qu'ils produiſent les effets dont nous ſommes tous les jours témoins, & très-ſouvent étonnés, & cela, parce que les effets qui réſultent de cette action concrete des médicamens, tiennent à tant de circonſtances qu'ils doivent néceſſairement varier à l'infini, ainſi que nous l'avons déjà fait preſſentir dans plus d'un endroit de ce

Mémoire. Delà la difficulté de claſſer les médicamens, ſoit relativement à leurs principes, ſoit à raiſon de l'effet qu'ils produiſent dans l'économie animale, rien en général de ſi obſcur que l'hiſtoire des vertus des médicamens. Il ne faut que jetter un coup-d'œil ſur tous les Traités de matiere médicale pour s'en convaincre. En effet, on trouve, par exemple, dans toutes les claſſes des délayans, des adouciſſans, des tempérans, des émouſſans ou incraſſants, des raffraîchiſſans, des relâchans, des antiséptiques, des dépuratifs, les mêmes mixtes répétés par-tout. Pourquoi cela? Parce que toutes les fois que l'on donnera de la liquidité à des fluides trop épais, & qu'on relâchera des ſolides trop tendus, il en découlera néceſſairement une infinité de vertus

ſécondaires. Ajoutez en outre l'hiſtoire des affinités, des rapports, des relations, des principes de différens mixtes avec ceux des différentes liqueurs animales avec leſquelles ils ſe trouvent combinés. L'eau, par exemple, réunit elle ſeule preſque toutes les qualités ci-deſſus énoncées, & combien d'autres encore n'y peut-on pas ajouter. Elle eſt l'âme, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, des alimens comme des médicamens dont la plupart des qualités doivent être attribuées à elle ſeule. L'eau eſt leur véhicule naturel, & ſes bons & mauvais effets ſont rélatifs au degré de chaleur qu'on lui donne, à ſes qualités particulieres, à ſa limpidité, à ſa légéreté, à ſon défaut de ſaveur. Il n'eſt donc pas plus poſſible de claſſer les médicamens que les maladies elles-mêmes, ſur-tout

d'après leurs effets reſpectifs ſur l'économie animale. Car, enfin, relativement aux premiers ira-t-on placer dans la claſſe des antiſpamodiques, un davier, un biſtouri, des huiles bouillantes & autres de même genre, & cela parce qu'ils ont la faculté d'enlever la douleur ſur le champ? Une rage de dent cède à l'extraction que l'on en fait ; un biſtouri fait ceſſer à l'inſtant les douleurs les plus atroces, & les ſpaſmes les plus affreux par la ſection complette de quelques filets nerveux diviſés imparfaitement & dans un état de tiraillement, ainſi des huiles, &c. Le célebre M. de la *Peyronie* a fait ceſſer des convulſions les plus cruelles au Prince *Dombes* par l'application de l'huile bouillante ſur ſon tendon piqué. *Ambroiſe Paré*, ce reſtaurateur de la Chi-

rurgie Françoiſe, a guéri Charles IX avec de l'huile de thérébentine, ainſi des autres; ſi on vouloit de là conclure que ces moyens ſont anti-ſpaſmodiques, & qu'ils méritent une place dans cette claſſe, on ſeroit certainement dans l'erreur, parce qu'ils ne ſont pas tels *per ſe*, mais bien eu égard aux circonſtances & à la nature des accidens, ainſi des cordiaux, des analeptiques, &c. (*).



La méthode de claſſer les maladies eſt auſſi défectueuſe que celle de claſſer relativement à leurs effets, les moyens

(*) *Alio modo per ſimilia morbus oritur, & per ſimilia oblata & morbis ſanatur.* Hipp.

qu'on

qu'on leur oppoſe pour les combattre, parce qu'il n'y a point de maladie ſimple, & qu'une dénomination particuliere ne doit point lui être accordée, à l'excluſion d'une autre. Toutes les maladies ſont plus ou moins compliquées; delà la diverſité des ſymptômes que l'on obſerve tous les jours, même réſultans d'une ſeule & même cauſe. Je m'explique; perſonne n'ignore qu'en phyſique, une même cauſe produit des effets diamétralement oppoſés, & *vice verſa*; que des cauſes abſolument différentes produiſent le même effet. Une même maladie, par exemple, attaquera pluſieurs perſonnes en même temps, mais les ſymptômes que chaque malade éprouvera ſeront ſi diſſemblables & ſi oppoſés, qu'il ſeroit de toute impoſſibilité de les traiter tous avec le même

remede. D'ailleurs, la diverſité infinie des tempéramens, la nature des organes affectés, & quantité d'autres circonſtances, s'y oppoſeroient. C'eſt cette diverſité de circonſtances & de conſtitutions phyſiques à laquelle *Eugalenus* n'a point fait aſſez d'attention lorſqu'il a créé quarante-neuf eſpeces de ſcorbut. Tous les jours il arrive de prendre des eſpeces pour des genres, & des ſymptômes pour des eſpeces. Rien de ſi commun que d'abuſer de la nomenclature dans l'hiſtoire des maladies, rien auſſi n'eſt plus dangereux dans la pratique : il eût été à déſirer que M. *Sauvages* en eût été auſſi convaincu que *Huxam*, il ne nous eut pas fait des claſſifications ſi nombreuſes. En effet, c'eſt à tort que ce Médecin fait le plus ſouvent de tous les ſymptômes d'une

même maladie, autant de maladies particulieres, c'eſt augmenter le nombre des difficultés ſans accroître celui des moyens. La méthode qu'il a employée pour claſſer les maladies eſt hors de la nature, elle honore l'imagination & la ſagacité de ſon auteur, ſans répandre plus de clarté dans la pratique. Suivant les plus grands Phyſiciens, & entr'autres le célebre M. de *Buffon*, il n'exiſte réellement dans la nature que des individus; les genres, les ordres, les claſſes n'exiſtent que dans notre imagination. Si M. de *Buffon* avance une pareille aſſertion, relativement aux productions naturelles qui doivent être eſſentiellement les mêmes; quelle conſéquence ne pouvons-nous pas en tirer pour toutes les maladies relativement aux différentes conſtitutions phyſiques de chaque individu?

La rhubarbe que M. de *Jaucourt* place dans la premiere claſſe de ſes ſpécifiques (il en diſtingue trois) comme un remede excellent ; enfin comme un ſpécifique dans la diarrhée, ne mérite pas cette prééminence ſur les autres remedes, au point qu'il s'imagine, & exige en outre beaucoup de précaution & d'attention dans ſon adminiſtration. Car, ſi la diarrhée a pour cauſe une fluxion ſur les entrailles, quelle ſoit produite par beaucoup de chaleur & d'irritation de la part de ces différens viſceres, enfin qu'un malade ait toutes ces parties naturellement ſenſibles & délicates ; la rhubarbe, loin de procurer du ſoulagement à de telles maladies, ne fera qu'irriter le mal, augmenter les accidens par ſon aſtriction ; d'ailleurs ces effets ſont relatifs à la maniere

dont elle eſt employée ; la rhubarbe, priſe en poudre & ſans avoir ſubi aucune altération, eſt un purgatif aſſez fort, qui tranche & qui ſtimule même vivement ; ſoumiſe à l'ébullition, ſa vertu purgative eſt beaucoup diminuée, torrefiée ; elle eſt plus abſorbante & aſtringente, que purgative, parce que le feu la dépouille de ſa partie réſineuſe : ainſi voilà donc un mixte qui ſouffre bien des exceptions, tant relativement à lui-même que eû égard à la conſtitution phyſique du malade qui le reçoit, ainſi qu'à une infinité d'autres circonſtances. Ce remede d'ailleurs eſt conſidéré comme anti-acide, anti-glaireux, anthelmintique, tonique & ſtomachique.

Le quinquina, que le même Auteur place à la tête de la deuxieme claſſe,

ne mérite pas plus cet honneur que la rhubarbe, parce qu'il eſt prouvé qu'il y a eu des fievres intermittentes qui ont duré des années entieres, après avoir réſiſté à l'uſage de ce fébrifuge & de tous les autres les plus vantés. *Blawe* fait mention d'une fievre de ce genre qui dura vingt ans.

Les délayans, les raffraîchiſſans, les tempérans réuſſiſſent plus ordinairement dans les fievres intermittentes, que le quinquina, & ne ſont pas ſuſceptibles des mêmes accidens. L'eau, en général, eſt un remede qui, à cet égard, mériteroit plus le nom de ſpécifique que l'écorce du Pérou. *Hippocrate* s'en ſervoit avec le plus grand avantage. *Celſe* en recommande fort l'uſage. *Ættmuler*, & pluſieurs autres, ne donnoient exactement que l'eau à boire à

leurs malades. *Asclepiades* est un des premiers qui ait conseillé l'usage de l'eau fraîche, aussi cela lui a-t-il valu le surnom de *Médecin d'eau fraîche*, ou *Médecin de la fraîcheur*; mais il vouloit trop simplifier l'art de guérir, & méprisoit même l'émétique & les autres purgatifs, ainsi que *Lobes* & plusieurs autres.

Le quinquina, loin de mériter le titre de spécifique, comme fébribuge, devient souvent la cause d'une plus longue durée & d'une plus grande intensité de la fievre; souvent il produit différens engorgemens dans les visceres, des obstructions, des hydropisies: (j'ai vu une femme devenir hydropique à la suite de l'usage du quinquina, dont elle avoit abusé sous toutes les formes), des douleurs anomales, la jaunisse &

autres maladies beaucoup plus graves que les fievres contre lesquelles il étoit administré. Ainsi ce prétendu spécifique ne peut donc pas être regardé comme tel, puisqu'il n'est pas d'un usage indifférent pour toutes les fievres intermittentes, relativement aux tempéramens, aux saisons, aux lieux, &c.; enfin, à la cause dont souvent la connoissance est si essentielle, *notitia morbi curationem solvit.* Après les délayans, les purgatifs sont souvent préférables au quinquina, quoiqu'il y ait cependant certaines especes de fievres intermittentes qui résistent également aux uns & aux autres.

D'après ce que nous venons de dire sur les moyens curatifs qu'on employe contre les fievres, il faut conclure que le quinquina ne mérite pas plus & en-

core moins le titre de ſpécifique que ceux dont je viens de parler ; d'ailleurs on l'adminiſtre tous les jours comme tonique, ſtomachique, anti-ſeptique, anti-ſpaſmodique, &c. ; & ſouvent avec plus de ſuccès & de certitude que comme fébrifuge.

L'opium n'eſt pas plus digne d'être décoré du titre de ſpécifique que lui accorde M. de *Jaucourt*, ſans doute d'après *Wanhelmont*, qui diſoit qu'il renonceroit plutôt à traiter des maladies, qu'à l'uſage de l'opium, du mercure & de l'antimoine ; *Sydenham* l'employoit beaucoup dans les petites véroles, dans les rougeoles & contre les hémorragies. MM. *Huxam*, de *Haën*, *Storck*, & autres l'employoient dans les maladies inflammatoires ; ainſi voilà donc un mixte qui n'eſt plus ſpécifique,

puiſqu'il eſt admiſſible pour tant de cas différens. Je l'ai employé rarement avec ſuccès, & ma propre expérience m'a appris que ſon uſage a plus de ſuites déſavantageuſes qu'utiles, même dans les cas les mieux indiqués. Il n'y a point de Praticien qui ne ſache que le propre de l'opium, ainſi que de toutes ſes préparations, eſt de diminuer la chaleur animale, de ſuſpendre toutes les ſécrétions; celle de la tranſpiration exceptée qu'il provoque au contraire: Auſſi l'employe-t-on ſouvent comme diaphorétique. Il occaſionne les conſtipations & dérange les fonctions de l'eſtomac. Ce remede, pris ſans précaution, & à doſe un peu forte, excite le vomiſſement, & à doſe un peu plus forte, il occaſionne des convulſions & quelquefois la mort. En général, à

quelque doſe qu'il ſoit donné, il laiſſe une impreſſion vicieuſe dans les organes de la digeſtion. Or, un remede qui préſente plus de dangers que d'avantages, ne mérite pas le titre de ſpécifique; en outre, il ne faut pas croire qu'il calme toutes les douleurs, il en eſt d'eſpece à être plutôt augmentées par ſon uſage que diminuées. Pour moi, j'ai été dans le cas de l'obſerver maintes fois, & loin de procurer le calme que je deſirois, mes malades n'en étoient que plus agités. Il eſt des douleurs d'eſpeces particulieres où l'opium ne produit aucun ſoulagement eu égard à leurs cauſes. *Xénocrate* & *Aſcleipiades* guériſſoient les mêmes accidens avec un moyen plus agréable & moins ſuſpect que l'opium; ils guériſſoient les phrénétiques & les fous avec des inſtrumens de muſique.

Théophraste rapporte qu'*Ismenias* procuroit du soulagement aux malades attaqués des douleurs de la goutte sciatique par le doux son de la flûte. Un Professeur dont parle *Peklin* , étoit dans le même cas ; il n'avoit pas trouvé d'autres moyens que les sons harmonieux pour rendre plus supportables ses violentes douleurs de goutte. C'est aussi avec de pareils moyens (la musique) que l'on guérit la piquûre de la tarentule. Il n'est certainement venu à l'idée d'aucuns Médecins de considérer ces moyens comme spécifiques ; on peut sans doute les conseiller & avec succès, mais il faut que ce soit vis-à-vis des malades organisés pour cela. Car, enfin, je crois qu'on ne peut expliquer cela autrement, sinon que c'est l'histoire d'une sensation plus forte qui en emporte

une moindre, ou au moins qui l'émousse. C'est ainsi que l'on peut expliquer l'histoire de *Ruffus*, ce Prêtre dont parle *S. Augustin*, qui étoit tellement enfoncé dans les saints mysteres, & si détaché de ses propres sens, qu'il ne s'appercevoit pas qu'un bout de cierge lui brûloit les doigts, & que la combustion lui gagnoit la main.

Le mercure n'est pas un remede plus spécifique que ceux dont nous venons de parler ; je me suis déjà expliqué à son sujet : si l'on desire de nouvelles preuves pour appuyer mon assertion, il faut aller les puiser dans l'excellent ouvrage que M. de *Horne* a donné sur toutes les méthodes qu'il a mises en usage pour l'administration de ce remede, & on y verra qu'il n'est rien moins que spécifique, malgré la multiplicité presqu'in-

finie des formes ſous leſquelles on l'employe, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Aucun Médecin n'ignore qu'il y a des eſpeces de maladies vénériennes d'une nature telle qu'elles réſiſtent à l'uſage le plus opiniâtre de toutes les préparations mercurielles, & qu'elles ne cedent qu'à celui des bois ſudorifiques. Ajoutons en outre qu'il y a des individus chez leſquels le mercure n'a pas plus d'action que ſur le marbre; j'ai traité un malade chez lequel huit onces d'onguent mercuriel double n'a pas fait plus d'effet que ſi on ne lui eut abſolument rien appliqué; 2400 grains de pilulles de panacée mercurielle & 350 dragées de *Keiſer* n'ont opéré aucun effet ſenſible contre une gonorrhée, & l'eſtomach du malade ne s'en eſt même point trouvé affecté en

la moindre chose; tandis que chez une Demoiselle de 28 ans, les pilulles de *Belloste*, données comme altérant, à la dose d'une pilulle tous les soirs, ont porté à la bouche le septième jour, au point que j'ai eu recours à un minoratif pour en précipiter l'effet.

Les vermifuges sont, en général, des remedes trop vantés en médecine, & qu'on qualifie avec trop de légéreté de spécifiques dans les maladies vermineuses. Voyons avec *Hoffmann* l'idée qu'il faut attacher à ces sortes de remedes.

On compte ordinairement au nombre des vermifuges, les acides tels que le jus de citron, d'orange, de limon, de groseille, d'épines-vinettes & de grenade. Le phlegme & l'esprit de vitriol, la crême de tartre, le vin tartareux du

Rhin & le vinaigre. Tous ces remedes ne ſont véritablement vermifuges que lorſqu'il y a complication de chaleur, de putridité, d'ardeur contre nature, enfin de fievre aſſez forte; alors non-ſeulement ils corrigent la chaleur, mais ils réſiſtent encore puiſſamment à la putréfaction, & détournent la malignité des ſymptômes. Dans la fievre putride, par exemple, la bile eſt dénaturée, elle eſt putride; enfin elle contient un alkali-volatil qui ſe développe des matieres qui ſont en fermentation dans l'eſtomac, & qui agit ſur les vers comme anthelmintique.

On met dans la claſſe des vermifuges les amers tels que l'abſynthe, la petite centaurée, le ſcordium, le treffle de marais, la rue & plus encore les amers qui ont une qualité purgative, tels

que

que l'aloës, la rhubarbe & les trochiques d'*Alhandal*, cependant il eſt prouvé que ces remedes ne détruiſent pas toujours les vers, puiſqu'ils s'engendrent dans la rhubarbe & même dans l'abſynthe. *Hildanus* prétend quelque choſe de plus, qu'ils s'engendrent même dans la véſicule du fiel. Cependant ma propre obſervation m'a prouvé le contraire de cette aſſertion. J'ai ſuivi pendant quatre ans, & plus, une maladie de moutons connue ſous le nom de foie-douvé, qui eſt fort commune dans ce pays-ci, & qui, à mon avis, n'eſt autre choſe qu'une gangrene humide & vermineuſe, dont la ſubſtance du foie eſt entiérement pénétrée. Dans cette maladie, j'ai obſervé une quantité prodigieuſe de petits vers plats & de forme orbiculaire, qui rongeoient

toute la ſubſtance du foie de ces animaux, tous les vaiſſeaux hépatiques, tous les rameaux de la veine-porte; le conduit choledoque, le cyſtique en ſont conſtamment farcis, & je n'en ai jamais obſervé un ſeul dans la véſicule du fiel, pas même dans le lieu de ſon inſertion avec le conduit cyſtique. Revenons à nos amers qui ne ſont pas toujours auſſi efficaces qu'on ſe l'imagine contre ces ſortes d'inſectes, quoique cependant on ne puiſſe nier qu'ils corrigent par leur qualité balſamique les matieres crues & glaireuſes dans leſquelles les vers s'engendrent & ſe nourriſſent; & qu'en outre, en ſtimulant les fibres des inteſtins, ils évacuent quelquefois les humeurs corrompues en même-temps que les vers.

Les ſubſtances huileuſes paſſent auſſi

pour de puiſſans vermifuges, leur efficacité paroît être conſtatée par une expérience de *Rédi*, qui nous apprend que tous les inſectes périſſent promptement dès qu'ils ſont baignés dans l'huile: on peut, par cette raiſon, donner contre les vers des ſubſtances huileuſes, telles que l'huile d'olive, de navette & d'amandes douces; celle de *riccin*, ou de *palma-chriſti*, devient aujourd'hui fort en uſage, mais en aſſez grande quantité pour pouvoir tuer tous les vers qui ſe trouvenr répandus dans tout le tube inteſtinal.

Les ſubſtances ſalines paſſent auſſi pour des ſpécifiques contre les vers, tant parce qu'elles détruiſent le tiſſu tendre des vers, que parce qu'en ſtimulant les inteſtins, elles procurent l'évacuation des matieres qu'elles con-

tiennent. Ceci eſt vrai, des ſels neutres amers, tels que ceux de Glauber, d'Epſom, de Sedlitz, d'Egra & de Carlſca, qui, pris dans un véhicule approprié, & pendant un eſpace de temps conſidérable, produiſent d'excellents effets, ſur-tout dans les jeunes perſonnes incommodées de l'eſpece de vers nommé tænia & de vers larges, parce qu'on ne le détruit pas ſi bien par les purgatifs qui produiſent des ſpaſmes, que par les ſels & les eaux ſalines.

Il eſt certain que les ſels de l'eſpece vitriolique ont eu long-temps la réputation d'être de bons vermifuges, & les eaux de Pyrmont qui contiennent un vitriol ſubtil de Mars, ſont très-bons pour la cure du tænia & des vers ſpiraux. S'il y a des remedes utiles pour quelques cas, c'eſt aſſurément celui où

il eſt queſtion de faire mourir & de chaſſer les vers. Les meilleurs pour cet effet ſont parmi les gommes l'*aſſa fœtida*, le ſagapenum, le ſopoponax & la mirrhe. Parmi les plantes, la tanaſie, le ſordium & l'abſynthe; parmi les racines bulbeuſes, les différentes ſortes d'oignons & d'ail; parmi les amandes ameres & l'huile qu'on en exprime, la barbotine, la graine de cataputia & autres de même nature. On peut mêler ces ſortes de remedes avec les autres pour un ſuccès plus aſſuré.

Le mercure paſſe lui-même pour un remede ſûr contre les vers qu'il tue en détruiſant leur mouvement vital, ſans pouvoir trop expliquer ſon effet par des principes méchaniques. On donne le mercure doux, bien préparé, ſans purgatif ou avec un purgatif, tel que le

diagrede, la ſcammomée ſulphurée, la réſine de jalap; on donne auſſi l'æthiops minéral fait d'un mêlange exact de ſouffre & de vif-argent. *Hoffman* donnoit le vif-argent, bien épuré & long-temps broyé avec le ſucre candi, en faiſant précéder l'uſage de ce remede par des préparations néceſſaires.

On recommande dans les Mémoires d'Edimbourg, la poudre d'étain pour les vers grêles ou longs, & on en parle comme d'un excellent vermifuge pour les vers cucurbitains. On emploie auſſi ce remede contre le tænia, ou ver plat, qui eſt ſi difficile à détruire. On pulvériſe bien ſoigneuſement une once & demie d'étain fin; on mêle cette poudre paſſée par un tamis avec huit onces de mélaſſe. On purge d'abord le malade; le jour ſuivant on lui donne, à

jeun, la moitié de cette composition; le lendemain, la moitié de l'autre moitié; & le troisieme jour, on donne le reste.

Voilà donc beaucoup de substances, qui, quoique d'une nature bien hétérogêne, produisent cependant le même effet; mais qui, contre la même maladie, n'en sont pas plus applicables pour cela chez tous les individus, dans tous les cas, & indistinctement dans toutes les circonstances: or, un remede qui est, ou qui passe pour spécifique, contre telles especes de vers, mais qui n'est pas susceptible d'application chez tel individu, doué de tel tempérament, & accompagné de telles circonstances, sans courir les plus grands dangers même ceux de la mort; un tel remede, dis-je, ne mérite plus alors le titre de spécifi-

que; on doit au contraire le lui refuser, & ne l'accorder qu'à celui qui, à l'exclusion de tout autre, guérit une maladie, donné chez tous les individus & dans quelque circonstance qu'ils puissent se trouver.

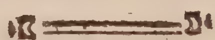
Le remede de Madame *Nouffler*, contre le tænia, n'est pas plus dans le cas que les autres, non-seulement eu égard à certaines contre-indications dépendantes de l'individu, mais encore par rapport à son effet qui n'est pas toujours infaillible.

J'en dirai autant de celui qu'on nous a nouvellement apporté de Corse, savoir, de l'helminthocorton, qui est une mousse de mer ou un espece de coraline, que les Grecs de la Colonie d'Ajaccio ont éprouvé les premiers, & dont ils ont reconnu la vertu anthel-

mintique; on a beaucoup exalté cette plante, & quoiqu'on ne l'ait d'abord vantée que comme un puiſſant ſpécifique contre les ſtrongles : un Apoticaire, Aide-major des Troupes du Roi en Corſe, a prétendu qu'elle étoit infaillible, non-ſeulement contre cette eſpece de vers, mais encore contre le vers ſolitaire.

Voilà ce qui arrive à l'égard de tous les remedes nouveaux; on ſe fait une eſpece de gloire d'étendre leur empire, & l'enthouſiaſme y a plus de part que l'expérience. Il eſt certain que l'helminthocorton eſt un bon vermifuge, ſans être meilleur que les plantes ameres qui croiſſent au milieu de nous, & que nous avons coutume d'adminiſtrer avec ſuccès contre les vers; mais il eſt vrai auſſi qu'il manque quelquefois ſon effet, car

il a été donné en vain à des enfans que les vers tourmentoient certainement, & qu'on eſt parvenu à chaſſer par d'autres moyens; ainſi ce remede, quoique ſalutaire, rentre dans la claſſe de tous les autres qui n'agiſſent pas également chez tous les individus, ſans qu'on puiſſe en aſſigner poſitivement la raiſon.



Quant aux ſpécifiques que l'on décore ainſi, parce que, dit-on, ils ſont plus amis d'une partie que d'une autre, ce ſont ces prétentions qui ne méritent pas une réfutation ſérieuſe. Une pareille médecine qui preſcriroit des remedes pour la poitrine, le cerveau, le bas-ventre, feroit une médecine à tiroir

qui ne peut prendre consistance dans des têtes tant soit peu organisées. Tous les remedes sont assujettis aux mêmes loix de l'économie animale. Entraînés par le torrent de la circulation, ils se distribuent également par-tout, ils n'ont pas un district particulier & de préférence à telle ou telle partie; je crois bien qu'une partie plus foible que les autres soit accidentellement, soit naturellement, se ressentira plus des effets d'un remede quelconque qu'un autre. Il est de la loi des fluides de se porter dans l'endroit où il y a moins de résistance, mais cela n'autorise pas à admettre des spécifiques pour le cerveau, pour la poitrine, le foie, la rate, l'estomac & les reins, &c. Delà ces dénominations pompeuses de céphaliques pectoraux, hépatiques, stomachiques,

néphretiques, &c. Dénominations ridicules, & très-funestes aux progrès de l'Art. Qu'importe à un Praticien que l'un de ces viscères soit pris, par exemple, d'inflammation? Cela importe beaucoup sans doute pour le malade, à raison de l'importance des organes affectés & des fonctions suspendues; mais cela ne fait rien au Médecin quant au plan curatif qu'il doit se tracer. Les boissons humectantes, relâchantes, les anti-phlogistiques, enfin, sont ceux qu'il doit également employer pour toutes, *servatis servandis*.



Tous les Médecins savent que la plupart des vertus spécifiques que l'on prodi-

gue à tous ces remedes ſont dues à l'eau, qui, comme véhicule, leur ſert de baſe, ainſi que je l'ai déjà dit. Les nerfs ou parties nerveuſes ſe trouvent bien des remedes empreints d'une huile ſubtile aromatique, de bonne odeur, quelquefois ſans doute, mais point aſſez généralement pour mériter le nom de ſpécifique. J'ai vu des femmes ſe trouver mal à la ſimple odeur de la violette; j'éprouve moi-même des ſenſations déſagréables, & qui me portent à la tête par les odeurs les plus légeres & les plus douces. Je ne peux pas ſupporter l'odeur de la roſe ſans être affecté d'une douleur de tête plus ou moins forte, à raiſon du tems que j'aurai paſſé dans l'appartement où cette odeur prédomine. Tout le monde ſait que le muſc eſt auſſi dans ce cas-là, qu'il chatouille agréa-

blement les houpes nerveuſes de la membrane pituitaire; qu'il ébranle légérement tous les nerfs; enfin, qu'il réveille d'une maniere douce & agréable les eſprits animaux chez certaines perſonnes, & que, chez d'autres, il produit un effet tout contraire; qu'il procure des ſenſations ſi fortes & ſi déſagréables que toutes les fibres du cerveau, &, par ſympathie, toutes celles de la machine, ſont dans un état ſpaſmodique, tel qu'il en réſulte des langueurs, des foibleſſes, des ſyncopes mêmes. D'ailleurs, qu'eſt-ce qui ne ſait pas que certaines femmes hiſtériques, dont la mobilité des nerfs eſt extrême, ſe trouvent bien de l'odeur du cuir, de la corne, du poil brûlé & autres corps mal odorans, tels que l'*aſſa fœtida*, &c.; la multiplicité & la variété des ſymptômes qui accompagnent

la maladie hiſtérique la rendent tellement différente dans les différens ſujets qui en ſont attaqués, qu'il eſt de toute impoſſibilité d'admettre un ſpécifique. Il n'y a peut-être point de maladie dont l'ætiologie ſoit auſſi obſcure que celle-ci. Chaque Médecin a ſon opinion à lui ſur la nature de cette maladie. Les uns en accuſent l'utérus, les autres l'eſtomac, ceux-ci inculpent tout le canal inteſtinal, ceux-là les hypocondres. Le ſyſtême de la veine-porte eſt regardé par les *Stalhiens* comme renfermant le vice qui produit ces accidens multiformes. Le cerveau, le ſyſtême nerveux, & le ſyſtême membraneux paroiſſent aux autres primitivement attaqués. M. *Pomme* veut du racorniſſement, les autres du relâchement ; il y en a qui prétendent que ce ſont des vices ſchrophuleux,

ſcorbutiques, cancéreux, &c. dans le ſang qui donnent lieu a cette maladie, que, d'après une telle diverſité de ſentimens, on vienne enſuite propoſer des ſpécifiques. Ce que je dis de cette maladie peut s'appliquer à une infinité d'autres.



La cachexie eſt encore une maladie dont la nature eſt enveloppée de nuages les plus obſcurs; cette maladie chronique exige des traitemens relatifs à ſon caractere; ſi elle eſt produite ou entretenue par le mauvais état des viſceres, elle eſt d'une curation très-difficile, & d'autant plus difficile que ſes progrès ont été lents; elle céde au contraire promptement

promptement au traitement méthodique lorſqu'elle eſt ſurvenue bruſquement. La cachexie entretenue par la préſence d'une autre maladie ne doit être regardée que comme un accident qui ſe diſſipera lorſque l'on aura remedié à la cauſe qui l'entretient ; mais celle qui n'en eſt que la ſuite, ou qui eſt primitive, demande un traitement particulier. Lorſqu'elle dépend, par exemple, de la ſuppreſſion des regles, des hémorroïdes, ou d'autres pertes de ſang habituelles, on ne peut la vaincre qu'après l'avoir rétablie. On pourroit, ſans doute, y ſuppléer par les ſaignées: mais ces moyens doivent être employés avec beaucoup de circonſpection, dans la crainte de trop affoiblir les reſſorts des vaiſſeaux qui jouent le plus grand rôle dans toutes les fonctions de l'éco-

nomie animale; dans le cas contraire, je veux dire, si les hémorrhagies excessives ont jetté dans cet état, on doit plus attendre du temps & de la nature, secondée par des alimens bien distribués, que des remedes. Si la rentrée de la gale, ou quelqu'autre excrétion y a donné lieu, on aura recours aux moyens qui y sont relatifs. La cachexie n'a donc point & ne peut avoir de spécifiques; elle exige un traitement sage & modéré : car, on ne doit point oublier qu'elle dépend souvent, sans qu'on s'en doute, d'un vice local auquel on ne sauroit remédier, & que les remedes que l'on donne aveuglement, dans ces cas, ne peuvent que précipiter les malades au tombeau, & malheureusement les exemples en sont trop communs. En effet, que doit-on attendre de ceux qui,

dirigés par leurs hypothèses, ou conduits par une routine aveugle, n'ont d'autres armes pour combattre cette maladie que les purgatifs & les diurétiques : remedes à la vérité utiles lorsqu'ils sont sagement administrés ; mais souvent perfides par l'abus & la mauvaise application qu'on en fait ?

M. Bordeu, loin d'avoir dissipé les nuages qui enveloppent cette matiere, n'a fait que les grossir & les multiplier par les distinctions, presque sans nombre, qu'il fait des cachexies dans ses recherches sur les maladies chroniques ; il en crée autant d'espece particulieres qu'il y a d'organes notables & d'humeurs bien distinctes ; ainsi il admet une cachexie bilieuse, une cachexie muqueuse indiquée par la coenne qu'on observe sur le sang dans plusieurs ma-

ladies aigues & chroniques ; une cachexie laiteuſe, une cachexie ſeminale. (Il entre, au ſujet de ces deux dernieres, dans des détails auſſi curieux qu'intéreſſans pour la pratique). Une cachexie ſanguine, une cachexie graiſſeuſe ou huileuſe, une cachexie ſéreuſe, une cachexie urineuſe, une cachexie ſplénique, une cachexie glaireuſe inteſtinale, &c.



Tous les dérangemens ſenſibles, obſervés dans le cerveau, ne nous inſtruiſent pas de la nature du vice particulier, qui, dérobé à nos ſens, excite plus prochainement les vertiges ; mais ils nous font connoître qu'il y a réellement des vertiges idiopathiques, & que,

par conſéquent, ceux qui ont prétendu qu'ils dépendoient tous de l'affection de l'eſtomac, c'eſt-à-dire, qu'ils étoient tous ſympathiques, ſe ſont trompés en généraliſant trop leurs prétentions. Nous pouvons encore conclure de ces obſervations, que le vertige n'eſt pas une maladie auſſi légere, auſſi peu dangereuſe qu'on le croit communément, & que l'aſſure *Wilis* : *Hippocrate* étoit bien éloigné de penſer de même.

La même obſcurité qui enveloppe l'aitiologie de cette maladie ſe trouve répandue ſur le traitement qui lui convient. En conſéquence chacun a imaginé des méthodes curatives conformes à ſes idées théoriques, & comme il arrive ordinairement dans les choſes où l'on n'entend rien, le charlataniſme s'en eſt emparé, & chaque Auteur a pro-

clamé son spécifique qu'il a donné comme merveilleux dans tous les cas, & qui ne convient, pour ainsi dire, à aucun. Cette maladie, ainsi que toutes les autres, demande un traitement relatif aux différentes especes, aux causes qui l'ont produite, au tempéramment, à la constitution propre du malade, ainsi qu'à une infinité d'autres circonstances, & recuse toutes especes de spécifiques.

Le vertige idiopathique exige souvent la saignée, sur-tout si le malade est sanguin, & qu'il soit menacé d'une attaque d'apoplexie. Les purgatifs sont indiqués dans cette maladie, parce que le dévoiement est la crise la plus avantageuse dans les maladies de la tête. Il faut s'occuper à rétablir les sécrétions supprimées s'il en existe. Si le vertige

eſt un effet d'épuiſement ſurvenu à la ſuite de débauche, d'hémorrhagies, de ſuperpurgations, &c. les ſecours moraux & diététiques, les remedes légérement cordiaux, reſtaurans, toniques ſont les plus appropriés; lorſqu'il eſt occaſionné par l'application & le travail, le principal remede conſiſte à retrancher une grande partie de l'étude, & à diſſiper le malade : c'eſt ainſi qu'il faut varier les moyens curatifs ſuivant la diverſité des cauſes & des indications qu'un ſpécifique ne peut jamais remplir.

Dans le vertige ſympathique, dépendant de l'affection de l'eſtomac, il faut, ſuivant le précepte d'*Hyppocrate*, avoir recours à l'émétique, le réitérer; inſiſter encore plus que dans l'idiopatique ſur l'uſage des purgatiſs, pour faire

couler la bile, fortifier enſuite le viſcere par les ſtomachiques amers, aloétiques. Les malades doivent ſeconder les ſoins du Médecin par un régime convenable pour ſe procurer de bonnes digeſtions. Voilà donc une même maladie pour le nom, mais qui n'eſt point du tout la même dans la choſe, & qui exige par conſéquent un traitement méthodique pour remplir les différentes indications que préſentent les différentes complications.

Le peu que nous venons d'expliquer ſur les vertiges, peut également s'appliquer à la curation des apoplexies qui doit varier ſuivant l'eſpece & les cauſes qui les produiſent; il y a, comme tout le monde ſait, trois eſpeces d'apoplexie, la ſanguine, la ſéreuſe & l'accidentelle, ainſi dénommée par *Lieutaud*.

Boerhave en ajoute une quatrieme qu'il appelle polipeuſe, mais celle-ci rentre dans la ſanguine. On ſent que de reſte par le ſimple énoncé de leur diſtinction, que tous les ſachets du monde, que tous les arcanes prétendus ſpécifiques ſont indifférens, (non pour leurs Auteurs) inéficaces, abſolument nuls & uniquement propres à duper le vulgaire ſottement crédule.

En parlant des ſachets auxquels le nom d'*Arnoult* ſe trouve néceſſairement lié, je me rappelle un certain *Eudamus*, Athénien & Charlatan de la même eſpece, qui vendoit des anneaux contre la morſure des bêtes venimeuſes, & qui a été célébré par le Poëte *Ariſtophane.* Comment concevoir que dans la Grèce, le centre des arts & des ſciences, on ait ajouté foi aux promeſſes

d'un tel homme? Concevra-t-on plus aiſément qu'en France, où les arts & les ſciences fleuriſſent également, & dans le dix-huitieme ſiècle où l'on a fait des progrès immenſes dans l'étude de la Phyſique, on ait pu ſe croire à l'abri des attaques d'apoplexie, en portant ſuſpendu au col un ſachet composé, peut-être, des premieres ſubſtances qui ſe ſont préſentées à l'idée de ſon Auteur, & qui ne peut avoir la moindre influence ſur une pareille maladie? Les hommes, ſuſceptibles des mêmes inventions, doivent ſe reſſembler; &, en conſéquence, ne voulant pas ſuppoſer ceux que je viens de nommer, plongés dans une ignorance aſſez craſſe pour ne pas apprécier eux-mêmes la futilité de leurs prétendus ſecrets, j'aime à me les repréſenter, l'un dans Athènes

& l'autre dans Paris, riants *in Petto* de la folle crédulité de leurs Concitoyens, & se félicitant intérieurement du lucre facile qu'elle leur apportoit. Je doute néanmoins que le lucre de celui d'Athènes ait été aussi considérable que celui de l'Auteur des sachets; car, ceux-là se sont vraiment convertis en mine d'or. La raison, les lumieres acquises, celles que nous fournissent les connoissances physiques, n'ont pu empêcher une foule de gens de donner leur argent en échange d'une vaine amulette. Quelle est la cause d'un pareil délire, sinon celle que jai déjà assignée dans l'Introduction? On aime la vie passionément, & l'imposteur hardi qui se présente en tenant ce langage: *per facile id quidem est, sanum futurum, mea ego id pro-*

metto fide (*), gagne auſſi-tôt une confiance que le ſavoir & la modeſtie réunies ne peuvent obtenir. Il eſt vrai que les ſachets, les anneaux & autres niaiſeries de la même ſorte, ne ſont pas dangereux dans leurs effets; mais ils ſont toujours funeſtes à l'humanité par trop de confiance qu'on y attache, & qui fait négliger les ſecours vraiment utiles. M. *Majault*, dans ſon excellent Mémoire critique ſur l'uſage des contre-poiſons, démontre l'impuiſſance de l'alkali-volatil dans l'apoplexie & l'aphixie.
» Si l'apoplexie eſt ſanguine, dit-il,
» l'alkali-volatil ne diminue point la
» pléthore, il faut ſaigner ſans perdre
» de temps; ſi elle eſt humorale, les

(*) *Plaute.*

» vomiſſemens, les purgatifs ſont pré-
» férables; dans l'aphixie le malade inſpire
» ou n'inſpire pas; s'il inſpire, l'air ſuffit;
» s'il n'inſpire pas, ira-t-on injecter la
» vapeur alkaline dans le poumon, pour
» faire périr le malade de ſuffocation? »
Ce moyen lui paroît donc au moins inutile.



La toux eſt une maladie & un ſymptôme de pluſieurs maladies de la gorge, de la poitrine & de l'eſtomac. Mais c'eſt le ſymptôme ordinaire de quelques embarras dans les poumons. Elle conſiſte dans un effort violent que l'on fait pour expulſer une matiere étrangere des bronches & du poumon, par l'aug-

mentation de leur contraction ou de leurs forces convulsives. Ainsi la toux est précédée d'une violente inspiration, & accompagnée d'une expiration excessivement forte.

Les causes de la toux sont tout ce qui peut empêcher l'air d'entrer librement dans les poumons, & d'en sortir avec aisance, ce qui provient de plusieurs causes qui sont propres ou étrangeres au poumon. Les causes de la toux propres à ce viscere sont : 1°. l'engorgement des arteres & des veines, soit bronchiques, soit pulmonaires par un sang épais, visqueux & gluant. 2°. L'arrêt de la limphe bronchiale dans les canaux qui lui sont destinés, produit par un défaut de transpiration, par une chaleur ou un froid excessifs. 3°. L'acrimonie du sang ou de la limphe bron-

chiale. 4°. La contraction spasmodique du poumon ou des parties voisines.

La toux a aussi des causes étrangeres aux poumons qui sont une saburre acide, visqueuse, nidoreuse, qui enduit l'estomac, des rapports aigres, le vomissement habituel & accidentel, la crudité des alimens & du chile qui se mêle au sang dans les poumons. L'acrimonie de la muscosité des amygdales, du nés & des glandes du fond de la bouche; la sécheresse de l'air, sa chaleur, son humidité excessives sont autant de causes de la toux qui peuvent, en agissant immédiatement sur le poumon, produire ce symptôme.

Avant de penser à guérir la toux, on doit en examiner le caractere & la cause, sans cela, on court risque de tout perdre. Les remedes adoucissans

tels que les huiles, les mucilages, les looks, les émulſions, les ſirops, &c., deviennent dangereux lorſque le rhume eſt ſympatique; ſi, au contraire, la toux eſt produite par une acrimonie du ſang, une irritation des bronches, la ſécheresse & la chaleur des poumons, c'eſt le cas d'ordonner les béchiques ſimples & doux; mais dans l'épaiſſiſſement & la glutinoſité, ſoit de la lymphe, ſoit du ſang, dans l'obſtruction des canaux bronchiques par une matiere froide lente & humide, on doit employer les béchiques inciſifs & expectorans, les atténuans & apéritifs, les purgatifs & les émétiques; ainſi un remede n'eſt donc pas indifférent pour les différentes eſpeces de toux, & ne peut ſuffire ſeul pour toutes, ſur-tout relativement à la diverſité des cauſes dont je ne dis qu'un mot

mot, mais qui ſuffit pour donner l'excluſion à tout ce qu'on appelle ſpécifique.



La colique, & les douleurs de colique, ſont ſi communes & ſi multipliées, qu'il n'y a ni âge, ni ſexe, n conditions, ni pays, ni conſtitution qui en ſoient exempts pendant le cour de la vie; les enfans, les jeunes gen d'un tempérament chaud & bilieux, le femmes, les vieillards, les pauvres, les riches, les perſonnes d'une nature foible & délicate & d'un ſentiment vif, y ſont les plus ſujets. Pour en développer la nature autant qu'il eſt poſſible, & faire un traitement méthodique, il faut obſerver ſoigneuſement ſi la colique eſt

fixe, vague, changeant de place, constante, périodique, intermittente, sympathique, opiniâtre, douloureuse, aigue, &c., enfin, s'instruire de ses causes qui sont en grand nombre, ainsi que de ses especes.

Il y a des coliques vermineuses, bilieuses, spasmodiques, venteuses, sanguines, &c., relativement à la cause ; il y a des coliques hépatiques, néphrétiques, &c., à raison du siége.

Les humeurs viciées du corps entier, ou de quelques parties, étant portées aux intestins, y causent de vives douleurs de colique, & requierent des secours opposés à la nature du vice. Telle est l'humeur de la goute, le catarrhe, la cachexie, le scorbut, la gale, l'évacuation supprimée de la sueur, de l'urine, de la salive, des excrémens, d'un

ulcere, d'un abcès, des hémorrhoïdes; ou comme il arrive dans les maladies aigues, inflammatoires, épidémiques, contagieuses, dans lesquelles maladies les matieres âcres se jettent de toutes parts sur les intestins. Il est nécessaire de détruire la maladie, mais en attendant, de lubréfier le canal intestinal par des boissons humectantes & des injections onctueuses, détergentes & adoucissantes. Lorsque la suppression du flux hemorrhoïdal & menstruel est l'origine de la colique, il faut employer la saignée du pied, les lavemens émoliens, les demi-bains, les anti-spasmodiques, les eaux minérales, l'exercice convenable & le régime qui, dans toutes les douleurs d'entrailles, est d'une absolue nécessité. Souvent les intestins souffrent par sympathie des autres parties

malades, comme l'utérus dans les femmes groſſes, qui avortent, qui accouchent, qui ſont en couches, ou nouvellement accouchées, qui perdent leurs regles, qui ont les mois, les vuidanges ſupprimés, ou qui ſouffrent d'autres affections de la matrice. Ce même phénomène a lieu dans les maladies des reins, du diaphragme, du foie, &c. Toutes les douleurs de colique de ce genre, nées par ſympathie, ceſſent par la guériſon des maux dont elles émanent. Telle eſt encore la colique convulſive, & quelquefois épileptique des enfans, qui vient des douleurs que leur fait la ſortie des dents, en vertu de la correſpondance que les parties nerveuſes ont entr'elles.

Je ne finirois pas ſi je voulois eſquiſſer le tableau caractériſtique de toutes

les especes de colique qui différent toutes, tant à raison de leur cause que de leur siége, &c. *Vanhelmont* fait mention des coliques produites dans les glandes mésentériques par des obstructions, des squires, des abcès, &c., survenus dans ces parties. Une inflammation locale, une hernie, une érysipele, un rhumatisme donnent lieu à des coliques violentes; des diarrhées, des dyssenteries, sont accompagnées de douleurs très-vives; les astringens, les vomitifs, les purgatifs, les drastiques donnent des coliques; les vins sophistiqués avec la litharge, les préparations de plomb, &c., donnent cette fameuse colique, dite de Poitou ou des Peintres.

Il est clair que le traitement doit varier suivant la diversité des causes & des especes, & qu'il doit être adapté

aux différentes circonſtances; mais lorſque les cauſes ſont inconnues, que doit-on faire? Il faut toujours employer les remedes généraux, la ſaignée pour peu que l'inflammation ſoit à craindre, les fomentations chaudes & émollientes perpétuellement répetées, les lavemens relâchans, délayans, anti-phlogiſtiques, les laxatifs, les boiſſons humectantes & perſévérer dans cet uſage juſqu'à ce que le mal ſoit entiérement appaiſé, ce qui arrive d'ordinaire ſans que la cauſe ait été découverte par le Médecin. Les coliques ſe guériſſent ſouvent naturellement par une ſueur abondante, par un ſaignement de nez, par un flux hémorrhoïdal, par un cours de ventre, par une diarrhée, par un écoulement d'urine, &c.; mais les remedes généraux qu'on vient d'indiquer

ne tendent qu'à avancer la guérison, & à la déterminer plus sûrement.

Comme la plupart des coliques sont accompagnées d'inflammation, ou que l'inflammation ne tarde guere à survenir, il faut tout mettre en usage pour dompter cette inflammation ou pour la prévenir ; il est en général fort essentiel de reconnoître les inflammations des visceres, mais en même tems si difficile que souvent les plus célebres Médecins se trompent sur l'existence de ces maladies : cette erreur est cependant de la derniere importance, elle peut devenir mortelle sur-tout lorsque l'inflammation a été totalement inconnue, & que les Médecins employent un traitement contraire à cet état des visceres. Dans les douleurs spasmodiques des intestins, on doit s'abstenir des vomitifs, des ca-

thartiques, des lavemens d'une qualité acrimonieuſe; ſi la conſtipation donne lieu à des douleurs de colique & qu'elle ſoit invéterée, il faut y remédier par le moyen des remedes laxatifs & rafraîchiſſants; il faut s'abſtenir de tout remede chaud, des carminatifs & des ſudorifiques dans toutes les coliques convulſives & inflammatoires; enfin, il faut éviter avec ſoin de tomber dans l'erreur des Praticiens qui, tant que la colique eſt encore renfermée dans les bornes de l'inflammation, l'attribuent mal à propos aux froids, aux flatuoſités, aux vents, & la traitent par des remedes chauds, carminatifs, dont les ſuites ſont très-funeſtes : il faut eſpérer que cette mauvaiſe pratique, contraire à tous les principes, tombera ainſi que la célébrité de ceux qui la recomman-

dent (*). Tous les prétendus ſpécifiques inventés par la cupidité, publiés par l'effronterie, & appuyés par l'ignorance, ne ſervent qu'à jetter les jeunes Praticiens dans l'erreur & précipiter les malades au tombeau.



Les antidotes préſervatifs, ou contrepoiſons, ſont encore aujourd'hui des

(*) *Celeres enim vel acutæ paſſiones, etiam ſponte ſolvuntur, & nunc fortunâ, nunc naturâ favente... Chronicæ autem vel tardæ paſſiones morbi qui jam præjudicio quodam corpore poſſiderint ſolius medici peritiem poſcunt : cùm neque naturâ neque fortunâ ſolvantur.*

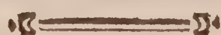
Cælius, aurel. præfat. Liv. V, de morb. Chron.

remedes fort équivoques, & ce qui prouve leur incertitude eſt leur multiplicité pour le même poiſon. Le meilleur ouvrage qui ait paru de nos jours ſur les contre-poiſons, eſt celui de M. *Navier*, & la plupart des moyens qu'il nous propoſe comme certains, comme des ſpécifiques qui ont paſſé au creuſet de l'expérience, ſe trouvent pour la majeure partie détruits par des obſervations critiques & pratiques de M. *Majault*. Ce ſavant Médecin s'occupe principalement du foie de ſoufre annoncé comme contre-poiſon de l'arſenic, du ſublimé-corroſif, du verd-de-gris & de plomb; du ſavon propoſé comme capable de remédier aux effets de l'eau-forte; & de l'alkali-volatil annoncé avec enthouſiaſme comme ſpécifique contre l'apoplexie. Il faut lire dans l'ou-

vrage même les réflexions judicieuſes de cet habile Chymiſte ſur ces différens articles. Il faut obſerver en général qu'il ne faut pas toujours ſe laiſſer ſéduire par les raiſons des Chymiſtes, & que les effets qui s'operent dans l'économie animale ſont ſouvent bien différents de ceux qui s'exécutent dans un matras. Ajoutez en outre que les différentes ſubſtances véneneuſes tirées des trois regnes, n'ont pas toujours la même activité, la même énergie ſur tous les individus, dans tous les temps, dans tous les lieux.

La ciguë d'Athènes a certainement des principes d'une nature bien différente de la nôtre; d'après les expériences de M. de *Maupertuis*, les ſcorpions ne ſont pas dangereux, & l'huile de ces inſectes que l'on donne en Languedoc comme un puiſſant ſpécifique

contre leur piquûre, tire toute ſon efficacité du peu de malignité dont les piquûres de ces inſectes ſont ſuſceptibles. L'eau de luce, qui a réuſſi à M. de *Juſſieu*, contre la morſure de la vipere, ne peut être regardée comme un ſpécifique, quoiqu'il ſoit cependant le meilleur remede connu juſqu'à préſent il y a des exemples de perſonnes qui avoient employé ce remede contre cette morſure, & qui devint abſolument infructueux. Auſſi y a-t-il quelques Praticiens qui conſeillent d'oindre le corps avec de l'huile d'olive pour boucher les pores de la peau, & enchaîner ce remede.



Nous ne terminerions pas ſi nous voulions paſſer en revue toutes les ſubſtances

des trois regnes auxquelles l'on donne le nom de ſpécifiques, & qui ne méritent pas plus ce nom que celles dont nous venons de nous occuper. C'eſt pourquoi nous nous bornerons à ce court expoſé qui doit ſuffire pour convaincre qu'il n'y a & ne peut y avoir de ſpécifiques proprement dits, & que la vraie ſcience du Médecin conſiſte à ſavoir varier l'adminiſtration des moyens curatifs & à n'adopter aucune maniere de guérir qu'elle ne ſoit adaptée à toutes les circonſtances dans le détail deſquelles nous ſommes entrés. Cette vérité eſt ſans doute révoltante pour les ignorans, ainſi que pour les Charlatans; mais elle eſt trop importante pour que les gens vraiment inſtruits ne lui donnent pas toute la ſanction qu'elle mérite.

Je vais extraire un précis de plusieurs faits consignés dans mon journal d'observations, qui viendront à l'appui de mon assertion ; savoir qu'il n'existe pas de spécifiques, quoique nous n'ayons pas besoin de nouvelles preuves.

PREMIERE OBSERVATION.

En Janvier 1763, je fus appellé par un Moine, grand mangeur, qui depuis trois jours avoit un hoquet des plus considérables, pour lequel on lui avoit donné tous les prétendus spécifiques renommés, tels que l'opium & toutes ses préparations, les acides du citron, du vinaigre, &c. ; & le tout, loin de diminuer les convulsions du diaphragme, ne faisoit qu'augmenter les secousses tumultueuses ; je lui donnai à l'instant trois grains de tartre stibié en lavage

qui, en produiſant de fortes évacuations, lui rendirent le calme. Ainſi l'émétique eſt devenu par circonſtance un puiſſant anti-ſpaſmodique.

Le hoquet, comme tout le monde ſait, a pluſieurs cauſes dans le nombre deſquelles, il s'en trouvent deux diamétralement oppoſées, ſavoir la réplétion & l'inanition pour leſquelles le même remede ne peut être admis.

DEUXIEME OBSERVATION.

En 1767, je fus appellé pour une jeune femme d'une conſtitution ſéche, qui avoit une aſcite produite par un froid ſubit qui l'avoit ſaiſie en lavant du linge à la riviere, ayant alors ſes regles fort abondantes. Ces évacuations & celles des urines ſe ſupprimerent à l'inſtant; l'hydropiſie ſe déclara en trois

jours ; on lui conſeilla, ainſi que cela ſe pratique en pareilles circonſtances, les apéritifs majeurs & les diurétiques les plus chauds, qui, loin de coopérer à la curation de la maladie, ne firent qu'en augmenter les obſtacles. La fievre, les douleurs ſe mirent de la partie; ce fut alors que l'on m'appella. Je conſeillai ſur le champ les ſaignées du bras, (il y en a eu deux de faites) les boiſſons humectantes & relâchantes, les vapeurs & fomentations émollientes, & en moins de dix jours toutes les ſécrétions ſe ſont rétablies dans l'ordre naturel, & la malade a guéri. Cette femme, qui ſe porte bien, a eu pluſieurs enfans depuis cette époque.

Voilà une obſervation qui prouve, de la maniere la plus conſtante, que les prétendus ſpécifiques contre les

aſcites,

aſcites, euſſent été mortels dans celle-ci.

TROISIEME OBSERVATION.

En 1773, M. Séguier, Avocat Général du Parlement, paſſant par cette Ville, fut obligé de s'y arrêter à cauſe d'un vomiſſement continuel dont il étoit fort fatigué depuis cinq jours, à la ſuite d'un très-grand dîner; rien ne paſſoit dans ſon eſtomac qu'il ne fut ſur le champ reſtitué. Après l'avoir mûrement examiné, je jugeai qu'une forte indigeſtion étoit la cauſe de la maladie qui exiſtoit alors, & que je caractériſai d'inflammatoire. En conſéquence, je m'oppoſai très-vivement à ce qu'on fit uſage d'émétique, & je déterminai le malade à un traitement anti-phlogiſtique, qui fut exécuté

ſur le champ ; il fut ſaigné trois fois du bras, il a pris dix-ſept bains, & pour toute boiſſon, le petit-lait édulcoré avec le ſirop violat. L'aphoriſme d'*Hippocrate* eut mal trouvé ici ſon application *vomitus, vomitu curatur.* La nature du ſang & l'effet auſſi heureux que ſubit des moyens curatifs que j'ai mis en uſage en ſont la preuve.

QUATRIEME OBSERVATION.

La même année, je fus appellé pour un malade qui avoit une péripneumonie bilieuſe (ſi bien décrite par *Baglivi* :) entr'autres accidens, il avoit un crachement de ſang conſidérable, que je fis ceſſer par le ſeul uſage du tartre ſtibié ; ce à quoi je ne me ſuis déterminé qu'après un mûr examen de

tous les ſymptômes qui accompagnoient cette maladie.

CINQUIEME OBSERVATION.

En 1775, je fus appellé pour une dyſenterie épidémique qui ravageoit huit à dix Paroiſſes circonvoiſines ; elle avoit déjà fait les progrès les plus rapides ſur quelques-unes, lorſque je m'y tranſportai pour la premiere fois. Je m'informai de tous les moyens curatifs qui avoient été mis en uſage, & je vis que l'ipécacuanha employé ſous différentes formes, même à la maniere de *Piſon*, le ſimarouba, le verd d'antimoine ciré & autres remedes qui paſſent pour ſpécifiques dans cette maladie, avoient été employés infructueuſement. Je m'apperçus, en réfléchiſſant

ſur le caractere de cette épidémie, & ſur les moyens qu'on lui avoit oppoſés, qu'elle n'attaquoit que les malheureux dont elle ſe faiſoit autant de victimes, & que les remedes coopéroient, autant que la maladie, à en augmenter le nombre. Je dirigeai mes vues du côté des toniques, des cordiaux & des reſtaurans. Je fis part de ma maniere de voir ſur le génie de cette épidémie à M. l'Intendant, qui me laiſſa le maître de me conduire conformément à mes vues : en conſéquence, je fis diſtribuer du riz, de la viande pour faire du bouillon & du vin; je rejettai toute eſpece de remedes qui étoient devenus d'autant plus funeſtes aux malades, que leurs corps étoient déjà épuiſés, & que leurs ſolides étoient incapables de la moindre réaction. Par ce plan de con-

duite, j'eus la ſatisfaction de ſauver tous les malheureux qui furent confiés à mes ſoins. Ainſi voilà donc des alimens qui, par circonſtance, ſont devenus des ſpécifiques contre cette eſpece de dyſenterie. Il eſt bon d'obſerver que ſur ſept Paroiſſes à qui je portai des ſecours, il y en eut quatre ſur-tout où les diétetiques réuſſiſſoient conſtamment, & que la méthode anti-phlogiſtique guériſſoit ceux qui éprouvoient des ſymptômes inflammatoires.

SIXIEME OBSERVATION.

Il y a peu de temps que je fus appellé pour une Dame qui ſe plaignoit de perte d'appêtit & d'autres ſymptômes qui annonçoient ſaburre dans les premieres voies; je lui conſeillai un grain d'émétique dans un verre d'eau:

elle s'y opposa, en me disant qu'un demi-grain lui produisoit des superpurgations allarmantes, qu'elle alloit par haut & par bas avec des douleurs d'entrailles horribles ; enfin, qu'elle en éprouvoit des foiblesses, des sueurs froides, &c. ; je m'efforçai de la rassurer en attribuant plutôt à la maladie qu'à l'effet du remede un pareil désordre. Enfin, je vins à bout de la persuader ; elle exigea de moi que je lui fisse prendre un demi-grain en deux verres ; mais comme je n'ajoûtois pas foi à ses discours, je mis au contraire un grain, bien juste à la vérité, pour les deux verres, & lui fis avaler sur le champ. Quel fut mon étonnement ! en moins d'un quart d'heure il opéra d'une maniere si prodigieuse, que j'en fus réellement effrayé. Elle s'en est ressentie

plus de dix à douze jours après. Je me ſuis repenti pour lors de ne l'avoir pas cru ſur ſa parole. J'atteſte ce fait comme d'autant plus vrai que j'avois fait peſer devant moi chez l'Apothicaire le grain de tartre ſtibié & je le lui préparai ſeul. Ainſi, chez cette Dame, le tartre ſtibié à un grain & demi, à un grain même, ſeroit un poiſon ſûr & prompt, tandis qu'à cinq à ſix grains, même beaucoup plus, il ne produit pas même des nauſées chez certains malades. C'eſt ainſi qu'il arrive qu'une tranſition ſubite & bruſque, d'une température d'air à une autre, produit une fluxion de poitrine chez certains ſujets, un ſimple enrouement chez d'autres, & rien du tout chez pluſieurs; d'où il eſt clair que la même combinaiſon de circonſtances produit des effets ſouvent fort oppoſés

à raiſon de diverſes conſtitutions individuelles.

Le tartre ſtibié perd ſouvent ſa vertu émétique dans certains ſujets & il agit comme purgatif, & cela par les mêmes raiſons ci-deſſus détaillées. C'eſt auſſi de la même maniere que l'on peut expliquer l'effet du kermès minéral qui réunit en lui ſeul quantité de propriétés, comme celle de faire vomir, d'évacuer par bas, de pouſſer à la tranſpiration, de diviſer les crachats, de porter au couloir des urines, &c.: auſſi pluſieurs Médecins s'en plaignent-ils & le regardent comme un remede fort infidele, & cela fort mal à propos. *Eò vergit quò ducit natura.* Ces dernieres obſervations tendent à prouver que nous ne ſommes pas aſſez profondément inſtruits des loix de l'économie animale, pour pé-

nétrer comment & par quel corps elle peut être altérée, à tel ou tel degré, & que toutes les actions, tant actives que passives, des différens corps, doivent être, ainsi que nous l'avons déjà dit, respectives & relatives à leur maniere d'être, & que, par conséquent, il ne peut y avoir de spécifiques proprement dits.

Ce seroit ici le cas de m'élever contre la méthode générale & suivie indifféremment par quelques-uns, dans toutes les maladies éruptives, sur-tout dans la petite-vérole. Je veux parler de celle qui consiste à tenir continuellement exposées à l'air libre les personnes attaquées de cette maladie. Ceux qui se conduisent ainsi, le font même avec une espece de bravade, ils blâment hautement les Médecins qui agissent

différemment ; & à voir la maniere avec laquelle ils ordonnent que le malade ſoit tiré de ſon lit, ou qu'il y reſte preſque ſans couverture & que toutes ſes fenêtres & toutes ſes portes ſoient ouvertes, on diroit que la nature les a mis dans ſon ſecret, & qu'elle les a choiſis préférablement pour être ſes miniſtres & les diſtributeurs de ſes bienfaits. Il eſt vrai qu'ils ont grand ſoin de faire ſonner bien haut un ſuccès qu'ils obtiennent quelquefois, & qui paroît d'autant plus merveilleux qu'il a été précédé de circonſtances qu'ils ont dirigées & qui ont, vis-à-vis du vulgaire, un mérite infini, celui de la nouveauté. Cependant réuſſiſſent-ils auſſi ſouvent qu'ils voudroient le faire croire, & leur méthode eſt-elle également ſalutaire à tous ceux vis-à-vis de qui ils

l'employent? Si cela eſt ainſi, il faut rejetter cet axiôme: *nulla perpetua præcepta recipit ars medicinalis.* Mais on peut regarder comme certain que cette maniere d'agir, qui peut être bonne & avantageuſe pour quelques-uns, eſt nuiſible à d'autres. Jamais la même pratique ne réuſſira également, dans la même maladie, à l'égard des différentes perſonnes qui en seront attaquées; voilà un principe ſûr & l'on doit l'appliquer au cas dont il eſt queſtion. Il y a plus, c'eſt qu'une pareille méthode, prônée & ſuivie exactement, peut-être dangereuſe, & avant qu'on en ait reconnu l'abus, elle pourroit avoir produit les plus grands maux. Nous ſavons, ſans doute, que l'air introduit dans les poumons favoriſe en général le but de la nature, en augmentant le jeu des ſo-

lides & le cours des fluides, & en aidant la tranſpiration ; mais, outre toutes les circonſtances particulieres à chaque individu, circonſtances qui demandent quelques égards & qui exigent qu'un Médecin habile varie ſa conduite, n'en eſt-il pas encore d'autres relativement à l'air lui-même qui peuvent s'oppoſer à ces heureux effets? Suppoſons que celui, auquel on expoſe un malade inconſidérément, eſt un air très-humide; il empêchera plutôt la tranſpiration qu'il ne la favoriſera, & l'on voit la conſéquence funeſte qui pourroit en réſulter. En effet, un Auteur qui mérite d'être conſulté, le docteur *Home*, a prouvé, par pluſieurs expériences, que cette excrétion eſt plus libre lorſque l'air eſt ſec, que lorſqu'il eſt humide. L'humidité agit ſur les corps de même que ſur les plan-

tes dont elle diminue la transpiration, ce qui a encore été démontré par d'autres expériences, savoir celles du docteur *Halles*. Il en faut dire de même de l'air qui est chaud & humide, & qui est le plus pernicieux de tout. Voilà ce que les Médecins éclairés ne manqueront pas de considérer, & ce qui ne sera négligé que par ceux qui suivent toujours la même méthode; parce qu'ils n'ont pas assez de sagacité pour faire les exceptions nécessaires; ou qui, incapables peut-être de discerner le mieux, affectent, par des motifs que je ne puis exprimer, d'avoir une opinion diamétralement opposée à celle des autres.

On dira peut-être que la conduite, que je blâme, est celle que tiennent les Inoculateurs; à cela je réponds qu'il y a une très-grande différence en ce que

ceux-ci ſe rendent maîtres des circonſtances relatives aux ſujets, en les ſoumettant aux préparations néceſſaires, & en ſecond lieu de celles qui ſont relatives à la température de l'air, en choiſiſſant la ſaiſon, le printemps, par exemple, & l'automne plutôt que l'été & l'hiver pour pratiquer leur opération; en ſorte qu'ayant à traiter des malades qui ſont preſque dans les mêmes circonſtances, ils peuvent ſuivre une marche un peu plus égale. D'ailleurs il n'eſt pas vrai que les Inoculateurs tiennent toujours une conduite uniforme, & qu'ils ne ſachent pas la varier dans de certains temps.

Ajoutons, & cela ſervira à faire voir que notre critique n'a pour but que de démontrer la vérité, ajoutons, dis-je, que la méthode en queſtion, réduite à

ſes juſtes bornes, eſt très-avantageuſe; ainſi il eſt mal, dans les fievres éruptives, de tenir le malade trop chaudement, trop chargé de couvertures & dans une chambre trop exactement fermée; cette maniere d'agir eſt un autre excès qui s'oppoſe au travail de la nature loin de le ſeconder : alors le malade eſt dans une atmoſphère trop chaude, qui affoiblit ſes ſolides, liquéfie trop ſes fluides & rend ſa tranſpiration trop difficile. Mais ſi on diminue la chaleur qui l'accable en le débarraſſant de ſes couvertures, en ouvrant les portes de ſa chambre, en y entretenant un courant d'air frais, il s'en trouvera beaucoup mieux; un malade chez lequel l'éruption languit, qui perd ſes forces & qui éprouve les ſymptômes les plus fâcheux dûs à l'excès de foibleſſe où il

eſt réduit, reprend bientôt une nouvelle vigueur, ſi on lui fait reſpirer un air renouvellé & frais, qui remplit alors l'office d'un véritable cordial en s'introduiſant dans les poumons & en accélérant le libre cours des fluides.

Je crois avoir ſuffiſamment démontré qu'il n'y a & ne peut avoir de ſpécifiques en médecine; les argumens que j'ai adminiſtrés pour prouver la non-exiſtence de ces ſortes de remedes, ſont d'autant plus forts que je les ai tirés de la ſaine phyſique & de l'obſervation; j'ai cru ne devoir pas faire trop uſage de citations, d'autorités: qu'a-t-on beſoin en effet de tant de témoignages quand on a la nature, l'expérience & le flambeau de la raiſon pour prouver ce que l'on avance? Le raiſonnement ſeul m'auroit ſans doute ſuffi, mais j'ai cru ne

devoir

devoir l'employer que pour rendre compte des faits eux-mêmes qui l'emportent ſur tous les moyens de la logique. Que peuvent effectivement ajouter à nos preuves les citations, les autorités? rien du tout. C'eût été une exubérance qui nous eſt abſolument inutile.

La non-exiſtence des ſpécifiques une fois prouvée, & prouvée même par l'abſence des qualités qui ſeroient eſſentielles & indiſpenſables aux remedes pour être honorés du titre de ſpécifiques, je ſuis diſpenſé d'entrer dans aucun détail relatif à leur maniere d'agir, à leur uſage, au cas de leur application, à la méthode de les adminiſtrer; enfin d'indiquer les maladies ou de tels remedes ſont encore à déſirer. Comme ami de l'humanité, je fais les vœux les

plus ardens pour que l'on puiſſe en trouver de ſûrs contre l'hydrophobie, l'épilepſie, les maladies chroniques de la poitrine, la goutte, les rhumatiſmes, les coliques des vents, &c.; mais, comme Phyſicien, je ſuis convaincu que cette découverte eſt auſſi facile à obtenir que celle de la pierre philoſophale; je ne prétend pas inſérer delà que toutes ces maladies reſteront toujours incurables, quoique je le craigne fort, mais qu'elles ne pourront être guéries que par un traitement ſage & méthodique, & jamais par un ſpécifique. *Lucrece* étoit convaincu de cette vérité lorſqu'il nous a laiſſé dans ſon ſixieme Livre, ces quatre vers:

Nec ratio remedi communis certa dabatur
Nam quod alis dederat vitales aeris auras
Volvere in ore licere & cœli templa tueri
Hoc aliis erat exitio lethum que parabat.

Je conclus donc d'après ce foible Eſſai, réſultat de toutes les obſervations & réflexions que m'a pu fournir ma propre expérience, je conclus, dis-je, qu'il n'y a point en médecine de vrais ſpécifiques proprement dits, que le mixte qui eſt conſidéré dans certains cas comme échauffant devient ſouvent rafraîchiſſant dans de certains autres, & *vice verſa*, ce qui ne peut s'expliquer que par la diverſité preſqu'infinie des conſtitutions individuelles; en effet, la vraie méthode de guérir eſt de n'en avoir aucune, tout l'art conſiſte dans la vraie application des moyens curatifs, dans la maniere de les adapter aux circonſtances.

Eſt modus in rebus ſunt certi denique fines
Quos ultrà citrà que nequit conſiſtere rectum.

Voilà les vrais ſpécifiques.

FIN.

APPROBATION.

MM. MACQUART & JEANROI, ayant fait, dans la ſéance tenue au Louvre le 9 Août 1782, un rapport avantageux ſur un Mémoire de M. GASTELLIER, Docteur en Médecine à Montargis, concernant *les Spécifiques*; la Société Royale de Médecine, ſans entendre prononcer ſur les opinions contenues dans ce Mémoire, a penſé que cet Ouvrage étoit digne de ſon Approbation & d'être imprimé ſous ſon Privilége. En foi de quoi j'ai ſigné le préſent, au Louvre le 8 Novembre 1782.

VICQ D'AZYR.
Sécretaire Perpétuel.

A Montargis, de l'Imprimerie de CL. LEQUATRE.